

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 30.

MONTREAL, 4 JANVIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS!  
PAR ANNEE, \$2.50!

## LE GATEAU DES ROIS



(DIX MINUTES AVANT LE DINER.)

*Tommie.*—Ma grande sœur Alice, elle m'a dit que le Gâteau des Rois c'est bien plus bon que tout ;  
moi, j'y goûte.

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à  
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 4 JANVIER 1890.

## CHASSE-SPLEEN

L'encrier est la source de tous les *mots*.

Défiez-vous des maçons : ils font des niches.

Avoir l'esprit de se taire, c'est déjà avoir de l'esprit.

Malgré que le temps soit *serin*, il ne reste pas en cage.

Pour être heureux, pensez aux maux dont vous êtes exempt.

Il y a un coupable à qui on pardonne toujours : c'est soi-même.

Ce n'est pas ce qu'on sème qui rapporte ; c'est ce qu'on soigne.

*Voix*.—Petite monnaie d'un député et grosse fortune d'un ténor.

Il n'est pas d'abaissement auquel ne sesoumette l'ambitieux qui veut s'élever.

C'est surtout la nuit, au coin des rues, qu'il faut dépouiller le vieil homme.

Gugusse demandait à son père si c'est aussi les poules qui pondent le boudin.

Rien d'extraordinaire qu'un pêcheur prenne un saumon de 50 lbs ; c'est dans sa ligne.

Comment établir la valeur réelle du téléphone ; on n'en connaît les avantages que par oui-dire.

Il ne faut pas que la fumée de l'encens brûlé devant une jolie femme noircisse sa réputation.

Il est vrai que le lièvre adore le *plein champ* ; cependant il n'a pas d'oreilles pour la musique.

La gravelle n'exige aucun appareil. Ne faites pas d'invitations pour la cérémonie de la première pierre.

Il est bien difficile de vivre en bonne intelligence avec un imbécile ; à moins d'avoir bien de l'esprit.

Le grand ingénieur français Eiffel, marie sa fille. On se demande ce qu'il va inventer comme tour de noces.

Ne pas acheter de montres, c'est de l'économie politique ; voler celle de son voisin, c'est de l'économie sociale.

Quand un immense chapéau vous cache, au théâtre, la vue de la scène, soyez sûr qu'il y a une femme au fond.

Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

Il y a infiniment de différence entre le fait d'un homme qui offre son bras, et une femme qui offre seulement sa main.

Le *Recorder* refuserait de condamner un pauvre diable qui n'aurait été trouvé coupable que de dépouiller sa correspondance.

A partir de mercredi dernier, il n'y a pas un homme qui vivra assez vieux pour se dispenser de mettre un *neuf* dans ses dates.

La parole est d'argent et le silence est d'or, dit-on ; comment se fait-il que l'or parle plus fort que l'argent et que n'importe quoi ?

Avez-vous remarqué que les poules poussent l'esprit de contradiction jusqu'à cesser de pondre aussitôt que les œufs deviennent chers ?

Sait-on qu'il y a une grande fabrique de balais dans les cantons de l'Est. Pas un mari ne rentre chez lui après 9 heures du soir dans cette localité.

Oh ! mes amis qui chantez dans les salons, défiez-vous. Souvent vous croyez entonner le sol naturel, quand vous n'arrivez qu'au saule pleureur.

"Maman, disait un prétentieux rejeton de la vieille noblesse, quand nous serons dans le ciel, nous ne perdrons pas notre nom de La Verrote-terie, hein ?

Il y a des enfants précoces, destinés à être prématurément sérieux. Nous pouvons en nommer qui culbutent dans leurs plus turbulents ébats par la seule force de gravité.

Les Irlandais n'ont guère de raison de se plaindre de leur manque d'influence à Montréal. On n'a qu'à monter dans la tour Notre-Dame pour voir tout le monde en *bas de soie*.

Ça manque de gaieté dans une maison quand le petit frère de la grande sœur qui est dans le salon avec son beau, se passe la tête dans la fenêtre, en criant : "Caroline, voilà l'autre monsieur qui arrive."

Comme il est de mauvais ton de fumer dans les rues, les autorités municipales devraient y voir dans leurs règlements de police. Nous n'exigeons pas une prohibition absolue : qu'on limite par exemple, cette défense aux cheminées.

## HAUTE PHILOSOPHIE

Dialogue entre deux déshérités de la fortune :  
*1er philosophe*.—Après tout, la vie est si dure, si terrible, qu'il vaudrait bien mieux ne pas être né.

*2ème philosophe*.—Il n'y a pas de doute ; mais c'est un bonheur qui arrive à peine à une sur un million d'âmes.

## PRESCRIPTION MEDICALE

*Le magistrat*, (au prisonnier).—On a trouvé dix cueillères de l'hôtel dans l'un de vos tiroirs ; vous ferez mieux de plaider coupable.

*Le prisonnier*.—Coupable ! Pourquoi donc, Votre Honneur ? Tenez, lisez vous-même la prescription de mon médecin : "Prendre une cueiller à thé après chaque repas." Est-ce que j'étais pour me laisser mourir ?

## ESPOIRS REVENUS

Que je les maudis donc ces cris de désespoir  
Qu'en un jour de dépit avait jetés mon âme !  
Faut-il douter de tout ? et lorsqu'on est au soir  
Proclamer que jamais une nouvelle flamme  
Ne reviendra briller ? Oh ! pauvre cœur humain,  
Tu le sais bien, pourtant, ce qu'est l'amour ! Qu'importe !  
Tu te plaindras toujours et saigneras sans fin  
Quand le bonheur frappe à ta porte

Ah ! oui, je veux chanter. Je veux chanter l'amour,  
L'amour qui fait souffrir des douleurs inouïes,  
L'amour que l'on désire et qu'on craint tour à tour,  
L'amour, le messager de douceurs infinies,  
Le seul inspirateur de moments vraiment beaux.  
Et je veux te chanter, ô toi, la bonté même,  
Qui fis sortir pour moi du fond de leurs tombeaux  
L'espérance et l'amour suprême.

PAUL VARY.

1er janvier, 1890.

## INDISPENSABLE

*Le conducteur de chars urbains*.—Ne voyez-vous pas qu'en tirant la corde par le milieu vous sonnez aux deux bouts à la fois ?

*Baptiste*.—C'est bien pour cela ; je veux que les deux bouts du char arrêtent en même temps.

## COUP DOUBLE

*Paroissien à son curé*.—J'ai entendu aujourd'hui à votre sermon une chose que je n'ai jamais entendue de ma vie.

*Le curé*, (d'un air satisfait).—Vraiment, mon ami ; je ne puis pas m'imaginer ce que c'est.

*Le paroissien*.—J'ai entendu l'horloge sonner deux fois pendant que vous prêchiez.

## UNE EXPRESSION DIFFICILE

*M. Alfred*, (fiancé).—Comment aimez-vous le répertoire de l'Albani, mademoiselle ?

*Mlle Lucie*, (qui a eu peu de couvent).—Ça lui va à merveille, monsieur. Il n'y a qu'en Europe qu'on peut se procurer ces choses-là.

## NOUVEAU GENRE D'HABILLEMENTS

*Un farceur*, (à un tramp tout en guenilles).—Mon ami, de quoi est fait votre habillement ?

*Le tramp*.—C'est un mélange ; mais la plus grande partie, c'est de l'air frais.

## CONSOLATION

*Patient*.—Docteur, que mes yeux me font souffrir.

*Médecin*, (qui a la manie de consoler).—Mais songez donc que vous souffririez davantage, si vous ne les aviez pas.

## REPOS ASSURÉ

*Médecin*, (à la femme d'un patient).—Il faut absolument qu'il dorme ; voici quelques doses d'opium.

*La femme*.—Quand les prendra-t-il ?

*Le médecin*.—Mais ce n'est pas lui qui doit les prendre, c'est vous.

## DISPUTE EN SUSPENS

*Conducteurs des chars urbains*, (à un passager aux cheveux blancs).—Votre cinq cents, s'il vous plaît !

*Le passager*.—J'ai payé.

*Le conducteur*.—Quand cela ?

*Le passager*.—En partant de Maisonneuve.

*Le conducteur*.—Voyez comme vous vous trompez ; il n'est monté qu'un enfant dans le char.

*Le passager*.—Je le sais ; mais cet enfant quand nous sommes partis, c'était moi.

## MOTS D'ENFANTS

La petite Eva est en train de couvrir son papa de caresses.

Celui-ci, d'une voix attendrie :

—Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, ma chère petite ?

—Oui, je t'aime bien... parce que tu es un papa bien obéissant !

Le petit Jack a huit ans, il vient de passer ses vacances à la maison paternelle.

Voulant juger de ses progrès, son père l'interroge sur la grammaire :

—Qu'est-ce que le mot œuf ?

—C'est un substantif.

—De quel genre est-il, ce substantif ?

—Mais papa, on ne le sait pas encore.

—Comment ! on ne sait pas le genre de l'œuf ?

—Certainement non, jusqu'à ce qu'il ait été couvé, répond Jack ; alors c'est un coq ou une poule.

Johnny, (revenant de l'école.)—Maman, je voudrais bien que tu fasses toujours mes pantalons ?

La mère, (enchantée.)—Vrai, tu les aimes ?

Johnny.—Je pense bien. Quand je suis arrivé en classe ce matin avec ceux que tu m'as faits hier, tous les garçons se sont éclatés de rire et ils n'ont pu s'arrêter que lorsque le maître m'a dit de sortir. Moi, je me suis bien amusé à la pêche.

La mère.—Tu es trop méchant garçon aujourd'hui, Tommy ; je ne te parlerai plus.

Tommy.—Quoi ! C'est ça ! Moi qui cherchais depuis si longtemps comment m'y prendre pour y arriver !

La maman.—Il me semblait que tu étais amie avec Flossie Faubert ?

Cissie.—Tu n'y penses pas, maman ; tu ne voudrais pas que je sois amie avec une petite fille qui habille ses poupées à la mode de l'année dernière.

Vieux philanthrope, (à un petit dépensier.)—Mon jeune ami, tu dépenses tes sous comme un petit fou ; gardes-en donc pour les mauvais jours.

Le petit prodigue.—Les mauvais jours ! Est-ce que maman me laisse sortir au mauvais temps ?

Gugusse.—Ça c'est des anges, maman ?

La mère.—Oui, mon cher.

Gugusse.—Comment qu'ils font pour mettre leur jaquette le soir par dessus leurs ailes ?

Au cercle :

—Tu sais que Raoul, qui est complètement décafé, va quitter Paris.

—Ah ! et où va-t-il ?

—En Afrique, il ira planter sa tente au milieu des chameaux.

—Puisse-t-il y trouver une nouvelle famille !

Un bon bourgeois vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années. Il écoute le libellé du jugement :

—Attendu ceci ;

—Attendu... autre chose ;

—Attendu..., attendu..., attendu..., etc., etc.

—Sapristi ! s'écri Guibolard, je ne m'étonne plus qu'ils m'aient fait attendre si longtemps !

Au jeu :

Un des parieurs.—Je retire deux dollars.

Un autre joueur.—(d'un ton sévère... mais juste.)—Pardon, monsieur, vous n'avez rien mis !

Le premier parieur.—Ah !...alors, je retire... ce que j'ai dit.

Dans un Casino, à la suite d'une querelle :

—Quoique l'injurié, je vous laisse le choix des armes.

—Alors, je choisis...l'oubli des injures !

## LE PUNCH

(Pour le SAMEDI.)

Séphirin, Elphège Centroispoils, Ecr., pharmacien de sa profession était incontestablement l'homme le plus heureux du Dominion. Marié à une femme charmante, Célanire Tranchemontagne de Sorel, S.V.P., il n'avait rien vu survenir depuis un an de mariage, pour troubler la paix de leur ménage. Madame Célanire avait tout juste vingt ans de plus jeune que son époux ; était jolie à croquer et de plus excellente femme de ménage.

Cependant depuis quelques jours, comme pour justifier le proverbe : " Il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde ; " Centroispoils paraissait fort inquiet, et quand un client venait lui demander du *Cod liver Oil*, il lui donnait du *Save Cure* ou même de l'huile de Ricin.

Pour quelle raison Séphirin Elphège était-il ainsi troublé ?

C'est qu'un beau matin, Daniel Pimpurnot, ami intime de Centroispoils, était venu le trouver et l'ayant attiré dans l'arrière boutique il lui avait débité le discours suivant :

—Je sais d'avance que je vais te faire de la peine, mais il est de mon devoir de tout t'avouer.

—Allons que veux-tu dire ?

—Et bien il circule dans la ville que ta femme te trompe.

—Hein ! que me chantes-tu là ?

—Oui pauvre ami et avec le docteur Fruysec.

—Tu es fou, je jouais au casino encore hier au soir avec lui.

—Tu sais qu'il quitte le cercle à dix heures tandis que tu le quittes à minuit.

—Ah ! le misérable !

—Courage, lui dit Pimpurnot et il laissa Centroispoils abasourdi, hors de lui.

—Elle me trompe murmurait-il, en se promenant de long en large dans sa pharmacie ; et avec ce docteur Fruysec, un gringalet. Ah ! c'est horrible... Je vais la tuer... non... pas de scandale... ah ! j'ai une idée.

Il avait une idée !!!

Et tranquillement, il s'assit et se mit à lire le dernier numéro de la *Revue Médicale*.

Le soir, comme d'habitude après avoir soupé, il s'habilla, serra la main de sa femme et partit pour le cercle ; non sans s'être préalablement glissé dans son laboratoire, avoir regardé à droite et à gauche pour voir si personne ne le voyait. Puis il saisit un flacon, et en vida le contenu dans un papier, qu'il plia et mit dans sa poche.

Son partner ce soir là était justement le célèbre docteur Fruysec.

Centroispoils eut de la chance et gagna tout le temps. Vers dix heures le docteur voulu se retirer.

—Vous prendrez bien au moins un verre de punch lui dit Centroispoils.

—Va pour le punch, dit le docteur.

Et pendant que son partner arrangeait les cartes et les jetons, il glissa traitreusement la poudre de son petit papier, dans le verre du docteur.

Fruysec savoura son punch et sortit.

Centroispoils sentait de grosses gouttes de sueur lui couler dans le dos et il lui semblait entendre une voix qui lui disait : " Séphirin-Elphège, qu'as-tu fait du Docteur ? "

Au bout d'une demi heure Centroispoils, se sentit frappé par un mal soudain.

—Diable, diable se dit-il, qu'est-ce que cela veut dire.

Il partit en prétextant un mal de tête. Pauvre Séphirin-Elphège, tu ne t'étais pas aperçu que le garçon avait fait opérer au plateau contenant les verres de punch, un demi tour et que tu avais ni plus ni moins bu le punch du docteur ? Le malheureux suait eau et sang.

—Je ne sais, murmurait-il, si je pourrai parvenir jusqu'à la maison, et je ne pourrai pas, par conséquent, surprendre les misérables.

Il voit une porte entrouverte, il entre, découvre un couloir, au fond une cour, dans cette cour de l'espace.

—Ah, voilà mon affaire.

Il gémissait, une colique atroce l'étreignait comme dans un cercle de fer.

La maison est mi-e en émoi par ses hurlements, des constables accourent.

Le docteur qui passait par là, s'en revenant de je ne sais où, entre pour s'enquérir de ce qui se passait.

On défonça la porte et on trouva notre Centroispoils, pâle, défait.

—Vous ? s'écria le Docteur.

Ah ! la ! la ! ah ! la ! la !

—Mais quoi ?

—La poudre !

—Quelle poudre ?

—La poudre antimiasmatique !

—Ici, vous qui avez une femme charmante.

—Mais qu'y a-t-il ?

—Ne savez-vous pas que vous êtes ici chez Wallia, la fille la plus légère de la ville.

—Ciel !

Le lendemain tout le monde connaissait l'aventure du pharmacien Centroispoils chez la belle Wallia.

Pour terminer, Séphirin-Elphège fut malade pendant quinze jours et madame Centroispoils faillit demander la séparation ; heureusement grâce à l'intervention du docteur Fruysec, il n'y eut pas de conséquence fâcheuse, et le ménage Centroispoils marche comme sur des roulettes.

BRAGELONNE.

Montréal, le 23 décembre 1889.

## JUGEMENT SUR

La maîtresse.—Victoire, parce que, pour une fois, vous avez trouvé la clef d'un buffet, vous m'avez dérobé tout ce que vous avez pu trouver de sucre et de liqueurs.

Victoire, (très digne).—Le peu de confiance que madame me témoigne en gardant tout fermé m'autorise à profiter des occasions !

La maîtresse (exaspérée).—Mais quand je laissais tout ouvert, c'était exactement la même chose.

Victoire (poliment).—C'est qu'alors je pensais que madame jugeait à propos que je prisse ce qu'il me fallait.

## THÉÂTRE ROYAL

Un excellent drame indien intitulé *The Indian Mail Carrier* sera joué au Royal la semaine prochaine. La presse Américaine fait de grandes éloges de Mlle Mohawh, la première actrice.

## D'AUJOURD'HUI EN HUIT

Faut-il dire : " D'aujourd'hui en huit " au lieu " d'aujourd'hui en sept " ?

Au premier abord, il semblerait qu'on doit rectifier ainsi la formule usuelle. Mais Vaugelas fait cette réponse :

—La semaine a sept jours, et c'est le septième augmenté du jour d'aujourd'hui, que vous avez en vue quand vous dites : Je partirai " d'aujourd'hui en huit." Vous partirez réellement dans " huit " jours et non dans " sept ", puisque vous comptez deux dimanches, le présent et le futur, plus six autres jours, ce qui fait " huit " et justifie l'expression " huitaine de jours."

Cueilli sur l'affiche d'un bureau de placement : " On demande une femme de chambre, bonne musicienne."

Et un loustic sans pitié a ajouté au crayon :

" Pour aider à la cuisinière à faire danser l'anse du panier."

Maximes persanes :

Celui qui n'a pas de fortune, n'a pas de crédit.

Celui qui n'a pas une femme soumise, n'a pas de repos.

Celui qui n'a pas d'enfants, n'a pas de force.

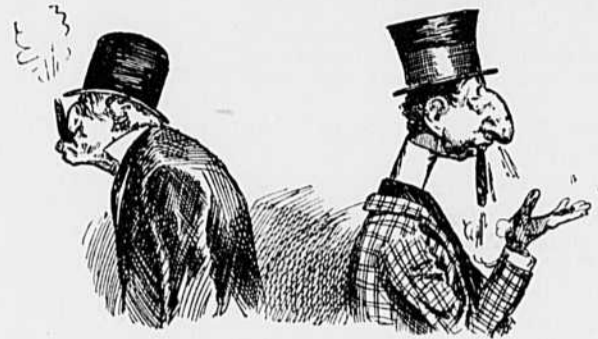
Celui qui n'a point de parents n'a point d'appui.

Mais celui qui n'a rien de tout cela vit exempt de soucis.

## LA NECESSITE EST LA MERE DE L'INDUSTRIE



I  
—Fumez-vous ?



II  
Chacun se forme une manière de vivre.

## LA CHARITÉ

La Charité, fille des Cieux,  
Un soir s'égara sur la terre :  
Longtemps elle chercha des yeux  
Une retraite solitaire,  
Où reposer ses pieds meurtris,  
Et sécher ses ailes mouillées  
Dont les blanches plumes souillées,  
Pendaient comme rameaux flétris.  
Elle frappait à bien des portes,  
Mais partout on la repoussait ;  
De tous les seuils on la chassait  
Avec des noms de toutes sortes !  
Enfin, elle aperçoit un nid,  
Tout parfumé d'ambre et de rose,  
D'un soyeux duvet tout garni,  
Que gardait un lis, fleur mi-close.  
Je n'y serai que que quelques jours,  
Dit-elle, en croisant sa mantille ;  
C'était un cœur de jeune fille...  
Depuis, elle y resta longtemps.

## LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ

Dans une cause pour meurtre :  
*Le témoin.*—Oui, Votre Honneur, il y a deux coups de revolver tirés ; assez rapprochés l'un de l'autre.  
*Le juge.*—A quelle distance étiez-vous ?  
*Le témoin.*—Lors du premier coup, j'étais à dix pas.  
*Le juge.*—Et lors du second ?  
*Le témoin.*—Je n'ai pas compté la distance.  
*Le juge.*—Dites à peu près.  
*Le témoin.*—A peu près un demi-mille.

*Le mari.*—Rien de nouveau dans *La Presse* ?  
*La femme, (distracte.)*—Non, j'étais à regarder dans les Naissances s'il est venu au monde quelqu'un que je connais.

## DUEL FÉROCE

Un Marseillais raconte une scène dramatique qui se passa jadis à Marseille entre lui et un rival :

—Ze l'enfermai avec moi à double tour et ze lui dit : Vous comprenez bien qu'un seul de nous deux doit sortir vivant de cette chambre ?

—C'est bien, me répondit-il.

—Alors ze m'en allai et ze fermai la porte... Depuis le temps, il doit être mort..."

## BONNE NATURE

—Jean, que m'avez-vous fait pour dîner ?  
—Monsieur, une purée de pois aux croûtons, un salmis de perdreaux et un rôti de bœuf.  
—C'est très bien, seulement vous ne servirez pas le salmis de perdreaux, j'ai un ami à dîner !

## A L'IMPOSSIBLE NUL N'EST TENU



*Philantropie.*—Allons, Moïse, encore pris ! Quelle manie as-tu de voler des poulets ? Est ce que tu ne pourrais pas manger autre chose ?

*Le prisonnier.*—S'il y avait moyen, j'aimerais autant que ça fut autre chose. Mais comment voulez-vous qu'un pauvre diable puisse enlever tout seul un veau ou un mouton ? La loi n'exige pas l'impossible.

## UN AMOUREUX SANS PARTI PRIS



*Monsieur Papillon, (chez son bijoutier.)*—Vous écrirez dans l'intérieur du jonc : "Auguste à Irène"... Ah ! j'oubliais ! Ne gravez pas Irène très fort. Vous savez, ça change des fois.

LES SURPRISES DU JOUR DE L'AN



I

Freddy.—Oh ! les belles étrennes.



II

Fido qui n'a pas encore vu grand'chose est d'une curiosité sans pareille.



III

La plus grande surprise de leur vie.



IV

—Va-t'en, crapaud.

LA BOUILLABAISSE

(RECETTE MARSEILLAISE)

D'ail?...il en faut un peu, rien que pour maintenir  
Le vrai principe ;  
Mais très peu, je vous dis : un souffle, un souvenir  
Qui se dissipe !  
De safran !... Il en faut pas mal, et toutefois  
Pas trop encore...  
Mais assez, cependant, pour qu'en trempant les  
Ça vous les dore ! [doigts  
De poisson ?...il en faut. Mais poisson de fin goût  
Pêché sur place,  
Et langouste, et merlan, et saint-pierre, et surtout  
De la rascasse !  
D'huile?... il en faut aussi. Mais soyez bien pru-  
Que l'on arrive [dents,  
A n'en mettre pas plus qu'il en tiendrait dedans  
L'œil d'une grive !  
De thym ? de romarin ? de fenouil ? de persil !  
Que l'on en mette  
Dans un sac bien noué, bien propre, bien gentil,  
Qui vous appète !  
Faites bouillir le tout. Découpez le pain frais  
En tranche épaisse...  
(Avec mépris)  
Et peut-être qu'ainsi vous aurez, à peu près,  
La bouillabaisse.  
Mais pour qu'elle soit vraie, et bonne, et sans dé-  
—Une merveille ?— [fait  
Plus que poisson, safran, ail, fenouil... il lui faut  
L'air de Marseille !

LE MOT CARILLONNER

Le mot "carillonner" viendrait, autant qu'on peut croire, de ce que le jour des grandes fêtes on sonnait aux églises quatre cloches à la fois, d'où se forma le mot "quadrillonner," qui devint "carillonner," analogue à celui de "trézeler," qui se disait quand on ne sonnait que trois cloches.

FENDRE L'OREILLE

Le *Courrier de Vaugelas* se demande d'où vient l'expression : "fendre l'oreille," appliquée à un fonctionnaire qu'on met en retraite, et celle de "dégommer," employée dans le sens de "destituer" ; et il répond :

Son origine est fort irrespectueuse pour les fonctionnaires blanchis sous le harnais administratif, judiciaire et même militaire. On peut en juger en pensant qu'elle est une allusion à l'opération qu'on fait subir aux vieux chevaux de l'armée mis à la réforme et auxquels on "fend l'oreille" pour les reconnaître, au cas où les marchands de chevaux les proposeraient de nouveaux pour la remonte.

Quant à "dégommer," son origine est fort curieuse. Autrefois, les Francs "décoimaient" leurs rois, quand ils voulaient les déposer, c'est-à-dire qu'ils tondaient leur chevelure (coma).

PRÉ-DIX-SION-POU-R-L-DIS-NEUVE  
I-AIME-SCIE-ET-K-L.

(Trouvé dans les ruines du fort Chambly).

VERSET - ANS - LA  
UN - G - R - AN - JOUR - NA ! - L - PAT - RAIE - T - RAT  
SUC - CÉ - K - ON - P - LET - LA - TAN - D - RAT -  
SON - PRIS - MINE - I - ME - EH ! - TONNE - RAT -  
ON - L - HACHETTE - RAT  
LIT - RAT  
LOUP - RAT -  
DAIS - C - ON - LEVER - RAT -  
A - VAIT - QUE : - J - OIE - ONT - L'HEURE - SEVE - RAT -  
PÈRE - SONNE - NÉUD - CENT - PAS - CE - RAT -  
AULX - DAM ! TOUX - JOUR - ILE - PLAIE - RAT -  
SON - STYLET - CHARME - RAT -  
LA - GRAVE - HURE - L - OR - NÉUD - RAT -  
ILE - GUIDE - RAT -  
CONSEIL - RAT -  
AME - USE - RAT -  
ATOUT - G - RANG - B - I - HEIN ILE - F - RAT -  
OC ! - UN - NÉUD - LIT - MITE - RAT -  
EAU - QU'UN - N - LÉGAT - L - RAT  
AN - FAIM - LE -  
SAM - EDIT - AILE - NON - RILO - RAT  
SEUB - A -  
FI ! - NID - LA -

SAMRBLABRA.

LARD vs. LORD



M. Lardsalé, (de Cincinnati).—Ça peut être un vrai Lord et je le crois respectable, mais il y a quelque chose de fatal contre lui.  
Mlle Lardsalé.—Qu'est-ce que c'est donc papa ?  
M. Lardsalé.—Il n'est pas de notre monde ; il manque de distinction.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN



Marianne.—Dis donc, Brigitte, tu ne devrais pas mettre une corbeille pour carte de visite plus grande que celle de madame.  
Brigitte.—Me prends-tu pour une folle ? Nous avons bien plus de visiteurs que madame.

## LA LGCOMOTION DE L'AVENIR

(Pour le SAMEDI)

En 1990 la manière de vivre sera bien différente d'aujourd'hui. Je vois la chose comme si j'y étais. Aussi, le jour de l'an au matin, un millionnaire de la ruelle des Fortifications ou de la rue Jacques-Cartier téléphonera à l'observatoire des tours Notre-Dame : " Dans quel pays fait-il beau aujourd'hui ? " Le savant de l'observatoire lui répondra : " Forte pression barométrique du côté des Etats-Unis, avec tendance à s'étendre jusqu'à San Francisco et même au Japon. Temps superbe à Paris, Venise et Rome. "

Il remerciera le météorologiste et il sonnera Joseph, son valet de pied : " —Préparez la *Petite Ourse*. Je pars à deux heures précises ; je laisserai ma carte chez le Gouverneur de Québec en passant, et j'irai dîner au *Grand Hôtel* à Paris. Si quelqu'un du *Club St. Denis* me demande ce soir, dites-lui de venir me rejoindre à *Monaco* où j'irai faire la partie après-midi. Tenez la porte ouverte, je serai de retour à deux heures du matin. "

## LE PETIT-FILS DU PETIT-POUCET

Le petit-fils du petit-fils du Petit-Poucet devint roi de l'Etat du Sud.

Le petit-fils du petit-fils de l'Ogre devint roi de l'Etat du Nord.

Ces deux Etats étaient séparés par de nombreux autres Etats, ce qui fait qu'ils étaient fort éloignés l'un de l'autre.

Un jour le roi Petit-Poucet vit arriver dans son palais l'Ogre, qui était roi de l'Etat du Nord.

—La fée Bruta, qui préside aux destinées de mon royaume, m'a appris, dit l'Ogre au roi Petit-Poucet, que tu avais en ta possession les bottes de sept lieues ?

—C'est la vérité, répondit le roi Petit-Poucet. — Ces bottes ont été volées par ton aïeul le Petit-Poucet à l'Ogre, mon aïeul !

—Volées ? dit le roi Petit-Poucet, voilà un mot bien sévère. Je laisserai entendre à Votre Majesté que mon aïeul le Petit-Poucet se trouvait, ce jour-là, en péril de mort, et qu'il ne pouvait pas faire conscience de prendre des bottes dont l'Ogre ne se servait que pour courir après les petits enfants.

—Trêve de discours ! répondit l'Ogre. Je veux que tu me rendes ces bottes. Je le veux, ou sinon...

—Que votre Majesté ne se mette point en colère, dit le roi Petit-Poucet, les bottes vont lui être rendues.

Le roi Petit-Poucet donna des ordres et bientôt deux chambellans entrèrent dans la salle, apportant les bottes de sept lieues.

Quand l'Ogre vit qu'il avait obtenu si facilement ce qu'il avait demandé, il voulut autre chose.

—Il reste maintenant, dit-il, un compte à régler.

—Qu'est-ce donc ? demanda le roi Petit-Poucet.

—Ecoute ; quand ton aïeul eut chaussé les bottes de sept lieues, il courut chez la femme de l'Ogre et lui dit que son mari avait été pris par des brigands et qui le tueraient sans pitié si elle ne leur donnait tout ce qu'elle avait vaillant, sans en rien retenir. La bonne femme, fort effrayée, lui remit aussitôt tout ce qu'elle avait, et le Petit-Poucet s'en alla chargé de toutes les richesses de l'Ogre. Cela, c'est un vol, ou je ne m'y connais pas.

—Oh ! mon aïeul n'a pas commis ce vol ! dit le roi Petit-Poucet.

—Peux-tu me le prouver ! demanda l'Ogre avec insolence.

Le roi Petit-Poucet fit un signe et bientôt le bibliothécaire du palais arriva, portant un beau livre tout doré.

—La preuve est là, dit le roi Petit-Poucet. Que Votre Majesté veuille prendre la peine de lire cette page !

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda l'Ogre avec un tel dédain que l'assistance devina qu'il ne savait pas lire.

—C'est un livre, répondit doucement le roi Petit-Poucet, où l'histoire de nos deux familles a été recueillie par un illustre écrivain qui se nommait Perrault.

Et sur un geste du roi, le bibliothécaire lut ceci :

" Il y a bien des gens qui prétendent que le Petit-Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part et même pour avoir bu et manger dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le Petit-Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là et du succès d'une bataille qu'on avait donné. Il alla trouver le roi et lui dit que s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le Petit-Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait ce qu'il voulait, car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée. "

Le bibliothécaire allait continuer à lire, mais l'Ogre, impatienté, fit, d'une chiquenaude, sauter le livre par la fenêtre.

—Tout cela ne prouve rien ! dit-il. Je prétends, moi, que ma famille a été dépouillée par la tienne, et j'exige aujourd'hui que tu me restitues ce qu'on nous a volé. J'ai calculé qu'avec les intérêts des intérêts, tu me devais cent millions. Je t'accorde jusqu'à demain soir pour me compter cette somme !

—Et si je refuse ? demanda le roi Petit-Poucet.

—Si tu refuses, je viendrai avec mon armée de géants et je ne ferai qu'une bouchée de toi et de ton petit peuple !

—Alors, c'est la guerre ? murmura le roi Petit-Poucet.

—C'est la guerre !

Le roi Petit-Poucet resta pensif durant une minute, puis il dit :

—Eh bien, non, je veux éviter à mon peuple un tel fléau !

—Alors, tu te regardes comme vaincu, dit l'Ogre, et tu n'as plus qu'à payer !

—Pardon ! reprit le Petit-Poucet, si je ne veux pas que mon peuple se batte, moi, je veux bien me battre.

—Tu veux te battre avec moi ? dit l'Ogre, en souriant avec mépris.

—Je ne veux certes pas me battre en corps à corps avec Votre Majesté, puisque d'une chiquenaude elle ferait de moi ce qu'elle a fait de mon livre. Mais qu'elle me propose trois choses qu'elle se croit seul capable d'accomplir. Si je ne les accomplis point, je me regarderai comme vaincu et je payerai.

—Cela me plaît assez, dit l'Ogre.

Il réfléchit très longtemps et dit :

—Voici les trois choses que je te propose :

La première : Tu crieras aussi fort que moi ;

La deuxième : Tu casseras aussi gros que moi ;

La troisième : Tu courras aussi vite que moi ;

Acceptes-tu ces trois défis ?

—Je les accepte, dit le roi Petit-Poucet.

L'Ogre se mit à rire, tant il était sûr d'être vainqueur.

—Mais il est entendu, dit poliment le roi Petit-Poucet, que si Votre Majesté est vaincue, c'est elle qui me payera les cent millions !

—Oh ! tant que tu voudras ! répondit l'Ogre en riant encore plus fort. Je te le jure par la fée Bruta !

Ce serment solennel mit une grande joie dans les yeux du Petit-Poucet.

L'Ogre donna rendez-vous au roi Petit-Poucet pour le lendemain, et il s'en alla en emportant les bottes de sept lieues.

Dès que l'Ogre fut parti, le roi Petit-Poucet appela à son secours la fée Scientia, qui était la bonne fée de son royaume.

La bonne fée rassura le roi Petit-Poucet, qui n'était pas sans avoir beaucoup d'inquiétude, et lui dit :

" Tu crieras plus fort que l'Ogre.

" Tu casseras plus gros que l'Ogre.

" Tu courras plus vite que l'Ogre. "

Le lendemain, l'Ogre se présenta au palais du roi.

—Est-tu prêt ? dit-il.

—Je suis prêt, répondit le roi Petit-Poucet.

L'Ogre s'approcha d'une fenêtre et dit au roi :

—A combien de lieues d'ici se trouve la ville qu'on aperçoit là-bas ?

—A dix lieues, répondit le roi.

—Quel est le gouverneur de cette ville ?

—C'est le seigneur Cymbal.

Alors l'Ogre ouvrit la fenêtre et cria d'une voix si éclatante, que les murs du palais tremblèrent et que tous les vitraux furent brisés :

—Seigneur Cymbal, le roi Petit-Poucet t'ordonne par ma voix de te rendre auprès de lui. Si tu m'entends, fait seller ton meilleur cheval et viens sans perdre une minute.

L'Ogre s'assit auprès du roi Petit-Poucet, attendant avec tranquillité la venue de celui qu'il venait d'appeler.

Au bout d'une heure et demie, on vit accourir au triple galop un cavalier qui était bien le gouverneur Cymbal. La voix de l'Ogre avait été entendue à dix lieues.

—A ton tour ! dit l'Ogre au roi Petit-Poucet, dans un sourire de triomphe, il ajouta :

" Crie aussi fort que moi ! "

Le roi Petit-Poucet ne fut pas déconterté. Il dit à l'Ogre :

—A combien de lieues d'ici se trouve la capitale du royaume de Votre Majesté ?

—A mille lieues, répondit l'Ogre.

—Quelle est la personne qui gouverne en votre absence ?

—C'est la Reine, ma femme. Mais pourquoi me fais-tu ces questions ? demanda l'Ogre.

—Parce que, dit simplement le roi Petit-Poucet, je vais avoir l'honneur de me faire entendre de madame votre femme.

L'Ogre regarda le roi Petit-Poucet avec pitié, supposant qu'il était devenu fou.

Le roi Petit-Poucet s'approcha d'une petite tablette de bois qui était fixée dans un coin de la salle. Et il se mit à parler à mi-voix devant la tablette en même temps qu'il portait à son oreille une sorte de cornet.

—Ah ! ça ! demanda l'Ogre au bout d'un instant, qu'est-ce que tu fais là !

Le roi Petit-Poucet répondit tranquillement :

—Je prie la reine, votre femme, de dire à votre ministre des finances de s'apprêter à me compter les cent millions.

L'Ogre crut que le roi Petit-Poucet se moquait de lui, et devint rouge de colère.

—Si votre Magesté, ajouta le roi Petit-Poucet, doute de ce que je lui ai dit, qu'elle veuille bien mettre ce cornet à son oreille.

Alors l'Ogre entendit la voix de sa femme confirmant les paroles du roi Petit-Poucet.

L'Ogre s'était fait entendre à dix lieues et le roi Petit-Poucet à mille lieues. L'Ogre était battu sur le premier point, mais il était certain de vaincre sur les deux autres.

Il y avait devant le palais une obélisque haut de vingt mètres.

L'Ogre sortit du palais, alla vers l'obélisque, et d'un coup de poing le renversa.

Il revint dans la salle où était resté le roi, et lui dit en riant avec insolence :

—A ton tour ! Casse aussi gros que moi.

Le roi Petit-Poucet répondit :

—Votre Magesté voit-elle la grande montagne qui s'élève de l'autre côté de la rivière ?

—Certes, je la vois, répondit l'Ogre.

—C'est cette montagne, dit simplement le roi Petit-Poucet, que je vais casser.

Alors il appuya sur un bouton de cuivre qui était devant lui. Une détonation formidable déchira l'air et la montagne sauta en mille éclats.

L'Ogre fit une grimace. Il avait été battu deux fois.

Mais le troisième point restait où la victoire ne pouvait être douteuse pour l'Ogre.

Cependant, en criant, l'Ogre s'était fait mal à la poitrine ; en cassant, il s'était écorché la main. Il dit au roi Petit-Poucet :

—Je remets à demain mon troisième défi.

—Comme il plaira à Votre Majesté, dit le roi Petit-Poucet.

L'Ogre ajouta :

—Dis-moi quelle distance sépare ton palais du lac Bleu ?

—Deux cent quatre-vingts lieues, répondit le roi.

—Eh bien, nous partirons d'ici, demain matin, en même temps, et nous verrons qui de nous deux sera le plus vite arrivé aux bords du lac Bleu.

Et l'Ogre s'en alla, bien sûr de triompher, cette fois, puisque les bottes de sept lieues étaient en sa possession.

Dès qu'il fut parti, le roi Petit-Poucet appela de nouveau à son aide la bonne fée Scientia.

—Bonne fée, dit-il après l'avoir remerciée, tu m'as rendu vainqueur deux fois aujourd'hui, mais demain pourras-tu me donner encore la victoire ? L'Ogre mettra les bottes de sept lieues, et, avec ces bottes-là on fait, tu le sais, un pas de sept lieues en une demi-minute. En vingt minutes l'Ogre aura franchi les deux cent quatre-vingts qui nous séparent du lac Bleu. Comment ferais-je pour courir aussi vite que lui !

La bonne fée Scientia répondit :

—Tu courras plus vite que l'Ogre. Je te l'ai promis. Je tiendrai ma promesse.

Pendant la nuit, la bonne fée Scientia réunit tous les petits génies dont elle était la souveraine, et leur donna des ordres.

Alors, les petits génies, les mêmes qui déjà avaient tendu les fils téléphoniques mettant en communication le palais du Roi avec le palais de l'Ogre, les mêmes qui avaient placé sous la main du Roi le fil électrique par où l'étincelle était allée faire éclater la mélinite enfouie par leurs soins dans les flancs de la montagne, ces mêmes petits génies se mirent à percer un tunnel en droite ligne, partant de la porte du palais et aboutissant au bord du lac Bleu.

Le lendemain matin, l'Ogre arriva.

—Est-tu prêt ? dit-il au roi Petit-Poucet.

—Je suis prêt, répondit le roi.

Alors l'Ogre chaussa les bottes de sept lieues.

—Partons, dit l'Ogre, et cours aussi vite que moi !

—Partons, dit le roi.

L'Ogre regarda le roi Petit-Poucet et se mit à rire.

—Tu ne te regardes donc pas comme battu d'avance, dit-il. Comment, avec tes petites jambes peux-tu songer à arriver au bord du lac Bleu en même temps que moi, qui vais faire sept lieues d'une seule enjambée ?

—J'y serai avant votre Majesté, dit simplement le roi Petit-Poucet.

—C'est trop de témérité, dit l'Ogre en courroux.

—Partons, reprit poliment le roi Petit-Poucet.

Alors l'Ogre fit une enjambée et disparut à l'horizon.

Le roi Petit-Poucet se rendit à l'entrée du tunnel que les petits génies avaient percé ; il entra dans un petit wagon et la porte se referma hermétiquement, et aussitôt le petit wagon fila avec une rapidité vertigineuse.

Le roi Petit-Poucet entendit qu'on ouvrait la porte de son wagon. Il regarda et vit le lac Bleu. Le voyage n'avait pas duré une minute.

—Tu es arrivé, dit la bonne fée Scientia.

—Si vite que cela ! s'écria le roi émerveillé. Comment cela a-t-il pu se faire ?

—Bien simplement, répondit la bonne fée Scientia ; mes petits génies ont placé leurs bouches à cette extrémité-ci du tunnel ; ils en ont aspiré l'air et ton wagon est arrivé instantanément comme une balle de liège aspirée dans un tube de verre.

Quand l'Ogre arriva, dix-neuf minutes après, il fut si étonné de trouver le roi Petit-Poucet au bord du lac Bleu, qu'il oublia de se mettre en colère, et, reconnaissant le pouvoir supérieur du roi Petit-Poucet, il lui paya les cents millions, ainsi qu'il était convenu.

Le roi Petit-Poucet eut la bonté de laisser à l'Ogre les bottes de sept lieues, qui n'avaient guère plus de valeur à présent que deux vieilles pantouffles.

## LE DUELLISTE .. DÉLICAT

Si votre querelle à lieu dans une soirée, faites-la naître de bonne heure, et l'affaire est excellente ; suivez bien mon raisonnement :

Régalez tout de suite entre votre adversaire et vous l'heure et le lieu du rendez-vous ; soyez homme du monde, ne faites pas de tapage, c'est plus distingué. Il est bien entendu que vous avez guigné d'avance un ami dans cette soirée.

Vous prenez cet ami à part, et vous lui dites : —Mon cher, cet homme a jugé à propos de m'insulter ; j'ai dû lui répondre naturellement, car l'injure est de celles qui ne se pardonnent pas. J'ai sa carte, il a la mienne, tout est réglé, aucun arrangement n'est possible.

Tu ne me refuses pas d'être mon témoin, je compte sur toi, c'est pour demain matin.

L'ami a parfois—mettons souvent—un trac épouvantable. Mais enfin, comme il ne veut pas avoir l'air d'un homme qui prend l'honneur pour un tire-bouchon, il accepte.

Il est même rare, pour faire le tranche-montagne, qu'il n'ajoute pas : *Avec plaisir, cher ami.*

—Merci ! donc, je compte sur toi. Moi, je cours chez... chose afin de le prévenir : il sera mon second.

En attendant, aie l'œil sur mon particulier ; ne le lâche pas, retiens-le par tous les moyens, jusqu'au jour s'il le faut, car il est capable de déguerpir.

Puis, vous penchant à l'oreille de votre ami, vous lui dites en confidence ; C'est qu'il n'a pas l'air trempé comme nous autres, tu sais, je crois que c'est un *fouinard*.

Ce nous flatte l'ami on ne saurait dire combien.

Là-dessus vous prenez votre chapeau ; au lieu de courir après... chose, vous lui faites remettre un mot par votre concierge, et vous vous céchez tranquillement, afin d'être frais et dispos, le lendemain.

Pendant ce temps-là l'autre s'éreinte.

## DES TÉMOINS

Quoique vous soyez le seul intéressé dans l'affaire, vos témoins ne sont pas gens à négliger.

Il n'est pas absolument nécessaire d'aller les chercher sous les ponts, mais il serait mal habile d'aller les choisir dans la fine fleur de la noblesse.

L'aristocratie a encore certains côtés arriérés, vos théories sur le duel, —théories toutes de progrès,—ne seraient peut-être pas les siennes, il pourrait y avoir froissement, ce serait fâcheux.

Le meilleur pour un duelliste de profession, c'est d'avoir une douzaine de témoins sur la planche, des amis dévoués, habiles à saisir ses idées.

Je... n'insiste pas, vous avez compris.

Dans le cas—à éviter—où vous craindriez le jeu de votre adversaire, ne prenez jamais d'amis pour témoins.

Des amis admirent les passes habiles, ils peuvent au besoin vous... vous aider si vous voulez, mais dans une circonstance semblable, il est préférable de choisir deux créanciers.

Venez demain leur dites-vous, et vous serez fixés sur mon compte. Si je suis tué vous pourrez passer par *profits et pertes*. Si le contraire arrive, je dois toucher quelque argent la semaine prochaine et... nous verrons.

Pour que les créanciers ne préviennent pas la police, on les emmène sans leur dire où à l'avance.

Ces gens ridicules et pervers s'imaginant être payés tôt ou tard tremblent pour votre existence.

Une fois sur le terrain, s'il s'aperçoivent qu'un mauvais coup vous est destiné, vous les verrez se jeter audevant, et empêcher l'entaille pour conserver leur débiteur intact.

Si on en tue seulement un, l'honneur est satisfait et vous vous tirez de là très convenablement ; s'il n'y a que blessure, il est de bon goût de s'en contenter.

Il va de soi que n'ayant pas d'argent pour payer vos dettes, ce sont les créanciers qui doivent payer le déjeuner.

ATHOS.

(A continuer.)

## LA DIAPASON ET LES ARAIGNÉES

Rien ne ressemble au bourdonnement d'un insecte comme le bruit d'une branche de diapason approchée du lobe de l'oreille. Il suffit, pour s'en convaincre, de vibrations produites à l'insu d'un voisin ; il fera immédiatement ce geste instinctif : projection du bras et de la main en avant ; comme pour se débarrasser d'un insecte désagréable ou nuisible. J'ai voulu éprouver si les araignées seraient dupes de semblable illusion. J'approchai une des branches, très loin du centre de la toile, l'araignée étendit ses pinces et se tourna du côté du bruit : quand je touchai un des fils, elle se précipita comme une flèche ; elle s'arrêta très désappointée. Elle visita les mailles de son filet, il n'y en avait aucune de cassée : elle retourna au centre de son embuscade. Je répétai la même opération à l'autre extrémité de la toile, même péripétie, même désillusion. Elle avait reconnu, sans doute, qu'elle n'y comprenait rien ; elle ne bougea plus. Alors j'approchai de l'araignée elle-même la tête du diapason. Ce fut une véritable terreur, elle fut prise de convulsions, ses pattes se tordaient ; je m'attendais toujours à la voir tomber. Elle s'imaginait probablement entendre le bruit d'un insecte très fort, bourdon, frelon, etc., ou même un oiseau qui la menaçait d'être emportée avec son piège. Conclusion : si les araignées, comme celles de Pelisson, aiment la musique, d'abord c'est de très loin ; ensuite les vibrations sonores leur font croire à la présence d'une proie destinée à leur nourriture.

## LE PIED DES CHINOISES

Beaucoup de personnes ont prétendu que les Chinois déformaient les pieds des femmes pour les confiner à la maison, les rendre moins volages.

Cherchons donc ce qu'il y a de vrai dans cette version et disons quelques mots de cette version et disons quelques mots de cette singulière mutilation, qui tient une si grande place dans les mœurs des habitants du Céleste-Empire.

En Chine, le pied de la femme représente le *sanctum sanctorum*, tout ce que la pudeur apprend à respecter. C'est à ce point que le mari n'a pas le droit de voir le pied déchaussé de sa femme.

Cette déformation du pied que les Chinois appellent "lis doré, ornement de l'appartement intérieur, etc..." est loin d'être répandue dans tout l'empire.

Dans les provinces méridionales, elle constitue à peu près la règle pour les classes aisées ; dans le Nord et Pékin, elle est plus rare ; en Tartarie, on ne la pratique pas.

Il y a deux sortes de déformation, dont l'une représente l'idéal et est pratiquée surtout par les familles riches, car elle promet à leurs filles de plus beaux partis.

Dans la première partie, les orteils sont fléchis sous la pointe du pied, le pouce restant libre.

Tel est le pied le plus recherché. Dans le second mode de déformation, on cherche à obtenir une flexion des quatre derniers orteils sous la plante, sans changement de direction du talon.

C'est à l'aide d'un message et d'une compression forcée faite à l'aide de bandes dès le jeune âge que l'on arrive à obtenir cette modification dans la forme du pied.

A ce sujet, voici ce que dit le docteur Morāche qui a passé plusieurs années à Pékin.

"La petitesse du pied est le critérium, je ne dirai pas de la beauté, mais de la valeur commerciale d'une femme.

"Le mariage chinois se concluant exclusivement par les parents, et sans que le futur mari, voit sa fiancée, il ne peut être question d'affection ; de plus, comme dans presque tous les pays d'Asie, la famille de la femme reçoit une somme d'argent proportionnée à la richesse des deux familles.

MEDITATION POUR LE JOUR DE L'AN

Les onze chapitres de notre histoire



I.—On crie.—C'est la vie



II.—La première lutte pour l'existence



III.—Le pur et noble courage du jeune âge.



IV.—Les délices de la première rencontre



V.—Tout va mal aujourd'hui : le rasoir et le cœur : elle la refusé



VI.— Oh ! mort, viens me délivrer, elle ne voudra jamais



VII.—Sublimes réjouissances de la vie ! Elle a voulu.



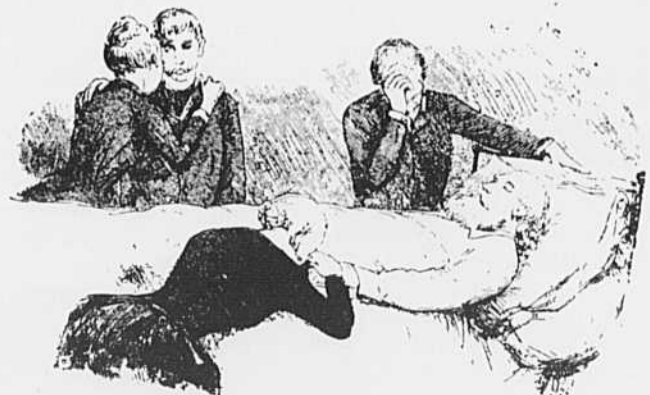
VIII.—Les sueurs du pain qu'il faut gagner pour douze petites bouches sont parfois bien amères.



IX.—Enfin ! Un coup de fortune. L'abondance !



X.—Avec l'abondance, les jouissances et leur fatal cortège



XI.— On sort.—C'est la mort.

## DANS LE PAYS DES CANNIBALES



*Le jeune Oogleymurki.*—Maman ?  
*Madame Oogleymurki.*—Qu'est-ce que c'est, mon chéri ?  
*Le jeune Oogleymurki.*—Tu me donneras l'os de la fiale, hein, m'aman, pour souhaiter quelque chose ?

## LÉGENDE DE JAVA

DÉDIÉE AUX MÉCONTENTES

Il y avait une fois un homme qui taillait des pierres dans un roc. Long et dur était son labeur, très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria :

—Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un baleh-baleh (un lit) avec des klamboos (des rideaux).

Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Et il fut riche, et il reposait sur un baleh-baleh, et ses klamboos étaient en soie rouge.

Et voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son charriot, des cavaliers derrière et le pagoug (ombrelle) d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira, et il s'écria :

—Oh ! si je pouvais être roi.

Et, l'ange descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il devint roi, et il se promenait avec des cavaliers derrière et un pagoug sur la tête.

Et le soleil se leva et éclaira d'une telle sorte, que par ses ardents rayons l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur et dit qu'il voudrait être comme le soleil.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il fut transformé en soleil, et il dardait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant sur le gaçon et sur le visage des princes.

Et voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Et il s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé et il s'écria qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Il devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre et le gazon reverdit.

Et le nuage s'ouvrit, et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui inondèrent les vallées, dévastèrent les moissons, noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur un roc sans pouvoir l'ébranler.

Et le nuage s'écria :

—Ce roc est plus puissant que moi, je voudrais être ce roc.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

## UNE GROSSE ENTREPRISE



*Madame McNamara.*—Dépêche-toi, le dernier coup de la messe est sonné.

*M. McNamara.*—Tu vois, je n'ai plus que la lèvre à raser.

*Madame McNamara.*—Tout cela ! Alors, je m'en vas. Je te rencontrerai en chemin, après la messe.

Il fut changé en roc, et l'ardeur du soleil et la violence de la pluie ne pouvait l'émouvoir.

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper ce roc avec un marteau et en détache de grands morceaux.

—Et le roc s'écria :

—Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

—Que ton vœu soit accompli !

Et le pauvre homme transformé tant de fois, redevint le tailleur de pierre, et travaille rudement pour son mince salaire, et vit au jour le jour, content de son sort.

## APRÈS VOUS, MONSIEUR

X... est un malchanceux. Un peu sourd, un peu aveugle, il ne rate jamais une gaucherie. L'autre jour, en entrant au Théâtre Royal, il a le malheur d'appliquer sa canne sur le nez du monsieur en arrière.

—Vous êtes un idiot, s'écrie le gentleman offensé.

—Après vous, monsieur, reprend X... de son air le plus aimable, parcequ'il avait compris que le monsieur voulait lui céder le pas.

## AH ! LES BELLES COULEURS !



*Visiteur* (à une jeune veuve).—Quel teint délicieux l'air de la campagne donne à cet enfant !... Dis-moi, Freddy, où prends-tu ces belles joues roses ?  
*Freddy.*—Je m'a mis de la boîte que maman elle a sur son bureau de toilette.

## LES TRUCS DU MARCHAND D'HABIT



*Le marchand* (apostrophant sa femme).—Julie je ne veux pas que tu te montres. Ce monsieur est trop séduisant avec ce nouvel habillement.

## PINCÉE DE CONSEILS

## POUR RÉPARER LES ACCROCS DES VÊTEMENTS

Le procédé suivant, très usité en Angleterre, rend le raccommodage tout à fait invisible :

On prend une feuille très mince de gutta-percha ; on l'applique à l'envers sur la déchirure en rejoignant les côtés séparés, et l'on passe un fer chaud sur le tout.

La gutta-percha, qui fond à 40 degrés, se dissout et soude les parties en contact.

On trouve dans les pharmacies du caoutchouc liquide qui répond au même but.

## POUR REMETTRE LES GANTS A NEUF

On les passe à ses mains et on les frotte dans de l'huile de pétrole, comme si on se lavait les mains. On laisse ensuite sécher les gants sur une corde.

Ce procédé réussit pour toute espèce de gants, suède ou chevreau.

## POUR LE NETTOYAGE DES FERS ET DES CUIVRES

C'est encore du pétrole qu'il faut se servir, loin de tout foyer, bien entendu.

Avez-vous un fer rouillé, un cuivre oxydé ou terni ? Imbibez de pétrole un chiffon de laine et frottez-en vigoureusement la surface à polir. Le résultat cherché sera vite obtenu, et vous n'aurez plus ensuite qu'à fourbir à sec.

## CONTRE LES TACHES D'ENCRE AUX MAINS

Faites dissoudre une pincée de sel d'oseille dans un peu d'eau et frottez-en les parties tachées. La dissolution s'opère, l'encre passe au rouge et disparaît. Il ne reste plus qu'à se savonner.

## POUR ENLEVER LES POILS SUR LES VÊTEMENTS

Un chien ou un chat s'est-il frotté à vos vêtements ? Passez un linge mouillé sur votre brosse ; elle enlèvera poil ou duvet immédiatement et sans endommager l'étoffe, à laquelle les coups de brosse répétés enlèvent son lustre.

## POUR NETTOYER LES BROSSES DE TÊTE

Dans une cuvette ou terrine contenant une certaine quantité d'eau, versez quelques gouttes d'ammoniaque pure. Dans cette eau, plongez et agitez la brosse. L'eau deviendra bientôt savonneuse et noirâtre. Lavez ensuite la brosse plusieurs fois à l'eau pure et laissez sécher.

## POUR EMPECHER LES LAMPES DE FUMER

Trempez vos mèches dans du vinaigre très fort. Séchez-les soigneusement avant d'en faire usage. Vos lampes éclaireront sans fumée.

## POUR DÉTACHER ET RAVIVER LES TAPIS

Si vous avez eu soin de mettre de côté les débris (queues et tiges) d'une botte de cresson, frottez-en vos tapis. Cette opération enlève les ravives les couleurs.

## POUR RANIMER LES FLEURS QUI SE FANENT

Mettez tremper dans l'eau bouillante les deux tiers de la tige. Quand les fleurs auront peu à peu repris leur fraîcheur, coupez la partie baignée par l'eau chaude, et replacer le bouquet dans un vase rempli d'eau froide.

## REMÈDE POUR LES ENGELURES

Quand l'engelure commence à se faire sentir et qu'elle est rouge, prenez de l'essence de térébenthine et frottez-en légèrement la partie malade avec une plume et faites sécher à un bon feu. Renouvelez sept ou huit fois le même jour en ayant soin de répéter cette opération quelques jours de suite.

Cette recette qui a été expérimentée est infail-

## COMMENT ON PEUT GUÉRIR LES RHUMES DE CERVEAU

Avez-vous déjà eu le rhume de cerveau ? Question oiseuse, n'est-ce pas ?

Le premier médecin que j'ai consulté à ce sujet m'a ri au nez et m'a dit que tout ce qu'on avait trouvé de mieux pour le rhume de cerveau, c'était de l'avoir baptisé *coryza*.

Un autre me conseilla des granules d'atropine. Je dois avouer que ce traitement me produisit un effet. J'eus une migraine qui ne me quitta pas pendant huit jours, mais aussi mon *coryza* (puisque ainsi cela se nomme) ne me quitta pas davantage.

Un troisième me conseilla des fumigations, des prises, qui ne me firent absolument l'effet d'un cautère sur une jambe de bois, et finalement j'en fus réduit à garder mon rhume quand je l'avais et à attendre avec courage qu'il voulût bien me quitter.

Enfin, j'ai trouvé un remède et je vais vous indiquer comment il faut vous y prendre en semblable occurrence.

Dans un vase plus profond que large, on met une cuiller à café de camphre en poudre, on le remplit à demi d'eau bouillante et l'on renverse sur lui un cornet en papier. Le sommet du cornet est déchiré de telle façon qu'il soit possible d'y enfoncer tout le nez. On respire alors pendant cinq ou six minutes les vapeurs d'eau chargées de camphre. Au bout de quatre ou cinq heures, on recommence. Le catarrhe nasal le plus rebelle cède après trois inhalations ; mais le plus souvent il suffit d'une seule fumigation, si l'on agit avec énergie et que l'on supporte pendant le temps nécessaire les vapeurs de camphre qui irritent assez fortement le nez et le pharynx. Ce traitement est supérieur à tous les autres par sa simplicité, son bon marché et la rapidité de son action.

## CIMENT POUR PORCELAINE

Prenez une solution étendue de gomme arabique et mélangez-y du Plâtre de Paris, jusqu'à ce que vous arriviez à une consistance convenable. Appliquez avec un pinceau sur les bords de la porcelaine et serrez les morceaux ensemble. Au bout de deux ou trois jours, il sera impossible de casser l'objet au même endroit ; la blancheur de ce ciment le rend doublement précieux ; il est évident qu'il faut toujours le préparer au moment du besoin.

## LE BUISSON GIVRÉ

Placez dans un bocal de verre une branche de romarin ou d'herbe quelconque, puis renversez le bocal sur une plaque de fer chauffée, après y avoir déposé quelques cristaux d'acide benzoïque : au bout de quelques instants l'acide volatilisé se déposera sur les feuilles qui apparaîtront comme givrées.

## TEMPUS FUGIT

Bien des personnes s'imaginent que le temps marche avec une vitesse incalculable.

Demandez, à l'improviste, à n'importe qui : Combien s'est-il écoulé de minutes depuis la naissance de Notre-Seigneur-Jésus-Christ jusqu'à la fin de l'année 1889 ?

Si vous n'aviez pas à faire à un polytechnicien — et encore ! — nous parions qu'on vous répondra : — Combien de minutes ?... Oh ! des milliards et des milliards !...

Eh bien ! on sera tout étonné d'apprendre qu'il ne s'en est pas même écoulé un seul milliard. Le calcul vient d'être fait par un Allemand, un Bavaïrois de Munich — il n'y a qu'eux pour ces jeux de patience — et le résultat a été tout à fait inattendu.

En effet. 1889 années de 365 jours font 689, 485 jours et, en y ajoutant un jour par chacune de 460 années bissextiles, on trouve 689,945 jours, soit 16 558,680 heures et 993 millions 520,800 minutes.

Il manque donc encore 6,479,200 minutes pour le milliard, qui sera atteint seulement, le 28 avril 2402, à 10 heures 40 minutes du soir.

## LE VÉLOCIPÈDE

L'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* nous prouve une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. C'est à propos de vélocipède.

Ce nouvel appareil de locomotion eut aussi sa vogue, il y a quatre-vingts ans, et faisait les délices des incroyables de l'époque ; remarquons seulement qu'il ne portait pas le même nom, puisqu'on le désignait sous celui de *vélocifère*, tandis que la personne qui le dirigeait était appelée *vélocipède*. C'est une distinction qu'on avait eu soin d'établir, avant que l'anglomanie eût encore envahi les habitudes de nos *sportsmen*. Le jardin de Hanovre était le rendez-vous des amateurs, et c'est de la terrasse donnant sur le boulevard des Italiens que partaient les vélocifères nombreux engagés dans les paris de course et qui se dirigeaient soit sur les boulevards, soit vers les Champs-Élysées et le Cours-la-Reine. Le 29 floréal an XII (19 mai 1804, on représenta au théâtre du Vaudeville une comédie intitulée : *les Vélocifères* ; elle avait pour auteurs Dupaty, Chazet et Moreau. Le Vaudeville occupait alors la salle du Vauxhall, rue du Cloître Saint-Honoré, qui faisait partie du dédale de voies étroites, sur lesquelles on a créé la galerie nord du Louvre et de la rue de Rivoli. Désaugiers était directeur de ce théâtre, où se jouaient de préférence les pièces d'actualité, et celle-ci obtint un succès colossal. On applaudissait surtout le couplet suivant, qui n'est pas sans à propos, même de nos jours :

Vous partisans du petit trot,  
Cochers qui ne vous pressez guère,  
Voulez-vous arriver plus tôt  
Que le plus prompt vélocifère ?  
Sachez remplacer aujourd'hui  
La rapidité par l'adresse ;  
En partant deux jours avant lui,  
Vous le gagnerez de vitesse !

## DANS UN SIECLE DE FALSIFICATIONS

## FABLE

Quatre mouches cherchaient de quoi déjeuner. L'une d'elles trouve des confitures et s'en régale. Mais les confitures étaient falsifiées et la pauvre mouche mourut dans d'atroces souffrances.

La seconde voyant cela, résolut d'éviter les friandises et se contenta de miettes de pain. Mais il y avait de l'alun dans ce pain et elle alla rejoindre sa compagne.

La troisième se rejeta sur un verre de bière mais cette bière contenait de l'aloès et la mouche mourut aussi.

La dernière, restée seule et voyant qu'il n'y avait pas moyen de vivre sur une terre où tout était à ce point falsifié, résolut de se suicider. Elle trouva justement un papier empoisonné sur lequel était imprimé en grosses lettres : *Tue-Mouches !*

Mais, chose étrange ! plus elle en mangeait, mieux elle se portait ; ce papier lui-même était falsifié et ne tuait pas de mouches !

## NOUVELLES PRÉDICTIONS

Un nouveau Nostradamus allemand, le docteur Hubbe-Schleider, vient de publier les prédictions suivantes :

" Dans la conjonction des astres, dit-il on trouve des présages certains de guerre ; l'effusion du sang sera grande dans l'Ouest. "

Pour ce qui concerne la température, le docteur prophète nous annonce qu'il y aura un printemps orageux, un été brûlant et venteux, un automne sec et un hiver rigoureux.

" Les journées des 9, 10 et 13 février compteront parmi les jours néfastes. On verra surgir à ce moment de graves complications européennes, et un grand Etat d'outre-mer déclarera la guerre à l'Allemagne. "

" Enfin, le 15 et le 16 avril, ainsi que le 10 et le 11 mai, l'empereur Guillaume sera en danger de mort à la suite d'une attaque d'apoplexie, d'une chute de cheval ou d'une blessure grave. "

Telles sont les prophéties du docteur Hubbe-Schleider, prophéties qui font sensation en Allemagne, car en janvier 1887, ce savant avait déjà prédit la mort des deux empereurs.

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

## PRALINES

D'après Trévoux, ces sortes de dragées ont été appelées *pralines* parce que ce fut un "officier" du maréchal du Plessis-Praslin qui, le premier, s'est avisé de faire cuire des amandes dans du sucre et d'en servir sur la table de son maître.

Dans la cuisine, comme dans les sciences et les arts, on donne aux découvertes le nom des personnes que l'on veut honorer. Rien de plus probable que cette origine du mot *praline*.

On a dit d'abord des amandes à la *praline* (ce dernier au féminin comme dans *pantalon à la hussarde* :)

Les amandes à la *praline* sont fricassées au sucre en conserve avec la peau.

(Dictionn. de Trévoux.)

...Que vous les remettiez dans la poêle et les y teniez couvertes jusqu'à ce qu'elles soient essuyées, vous aurez les amandes à la *praline* grises.

(Dictionn. de l'Encycl.)

Mais, usant d'un procédé qui consiste à ellipser le mot complété pour lui substituer son complément : une *carcel*, pour une lampe de Carcel ; une *fontange*, pour une coiffure à la Fontange, on a bientôt dit *praline* tout court, et la preuve, c'est qu'on trouve :

*Pralines* ou amandes à la *praline*.

(RICHELET, Dict.)

...Que vous fassiez bien cuire le tout et que vous y jetiez vos amandes, vous les aurez *pralines* rouges.

Sœur Rosalie, au retour de matines,  
Plus d'une fois lui porta des *pralines*

(GRESSET, Vert-vert, ch. IV.)

Dès la même époque, on disait *praliner* pour procéder à la préparation des *pralines*, faire risoler quelque chose dans le sucre :

Quand on fait des dragées, il faut remuer ces amandes avec une spatule, jusqu'à ce qu'elles aient bien pris tout le sucre et qu'elles soient bien *pralinées*.

(Dictionn. de Trévoux.)

## PARQUET

Dans l'origine, ce que nous appelons *parquet* pour désigner l'endroit d'un tribunal où se tiennent les juges s'appelait *parc*, mot celtique qui, d'après Chevallet, semble s'être pris pour tout espace entouré d'une clôture.

Au Châtelet, l'enceinte de l'audience de la prévôté se nommait *parc civil* :

Les procureurs ni les parties n'entreront point au *parc civil*.

(Ordonn. des rois de France, II, p. 7.)

Mais, par abréviation, on ne se servit bientôt plus que de *parc*, ainsi que le montrent ces exemples :

Et ne sera nul sergent dedans le *parc* où l'on tient les plaids, s'il n'y est appelé.

(Ibid.)

Parties et procureurs seront hors du *parc* où l'on plaide.

(Ordonn. des rois de France, II, p. 9.)

Dedans l'auditoire ne demeurera partie ni procureurs jusques à tant qu'ils soient appelez pour plaider leur cause : et que quand ils auront plaidé ils s'en iront hors du *parc*.

(Ibidem.)

Plus tard, à une époque certainement antérieure à la première moitié du dix-septième siècle, on a employé le diminutif *parquet* pour désigner l'espace renfermant les sièges des juges et le barreau où sont les avocats :

Dans l'hostel de Sylla...on emprisonnait les uns, on condamnoit les autres...c'estoit non pas un *parquet* de justice, mais une caverne de tyrannie.

(LA BOÉTIE, Serv. Volont.)

Ainsi, le mot en question ne vient point, comme les apparences peuvent le faire supposer, de ce que l'espace qu'il désigne était primitivement parqueté, et je puis en donner une preuve de plus en disant que le Dictionnaire de Cotgrave (édit. de 1632) contient *parquet* avec toutes ses acceptions actuelles, excepté celle de "assemblage de pièces de bois en compartiments qui couvre un plancher."

## VENIR EN QUATRE BATEAUX

Autrefois, pour dire qu'une personne arrivait avec une pompe ridicule ou se donnait une importance exagérée, on disait qu'elle *arrivait en trois bateaux*, expression dont La Fontaine offre un exemple. Le singe dit au public qu'il harangue pour l'attirer à son spectacle :

Votre serviteur Gille,

Cousin et genre de Bertrand,  
Singe du pape en son vivant,  
Tout fraîchement en cette ville

Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler.

(Livre IX, fable 3.)

Quant à l'origine de ce proverbe, c'est, dit Quitard, une allusion à l'usage de faire escorter par des vaisseaux de guerre (au nombre de deux probablement) un vaisseau de transport qui est richement chargé ou qui a quelque personnage illustre à son bord.

L'expression *venir en quatre bateaux*, qui a eu le même sens que la première, me semble avoir été suggérée par le passage où Rabelais parle comme il suit de la jument de Gargantua :

Et fut amenée par mer en *trois quarragues* et *ung brigantinn*, jusques au port de Olone en Thalmondoys.

(Gargantua, liv. 1er, ch. XVI.)

Les bateaux, en effet, sont bien au nombre de quatre dans ledit passage.

## FAIRE DANSER L'ANSE DU PANIER

Dans l'origine, les cuisinières regardaient comme un droit de se faire remettre une petite gratification par les fournisseurs de leurs maîtres, ce qu'on apprend par ces vers trouvés dans un opuscule sans lieu ni date et intitulé *la Maltôte des cuisinières, ou la manière de bien ferrer la mule* :

Sur chaque fourniture il vous revient un droit ;  
Rôtisseur, épicier, chandelier, tout vous doit ;  
De porter le panier ne soyez pas honteuse,  
Et faites-vous payer le droit de la porteuse.

Les choses ont changé depuis, et ce furent les maîtres qui durent payer à la place des fournisseurs, par suite d'une entente qu'on souhaiterait moins cordial entre ces derniers et les cuisinières.

Exercé au préjudice des maîtres, ce droit eut un nom qu'il reçut des cuisinières elles-mêmes.

C'était le droit de celle qui portait le panier, et le panier se porte par l'anse : elles l'appellèrent naturellement le droit de l'anse du panier et par abréviation, *l'anse du panier*, expression dont voici des exemples :

Elle s'amusera à se faire brave aux despens de *l'anse du panier* (aux dépens de ses économies.)

(La Response des servantes, p. 10, Paris, 1636.)

Puis on règle à la majorité des voix le maximum de *l'anse du panier*.

(L'Ordre du 24 octobre 1873.)

La même expression signifia encore, en quelque sorte, le tremplin sur lequel la cuisinière exerçait son habileté, et aussi le soin des achats pour la cuisine : preuve, ces citations :

Je m'accostois souvent de certaines servantes  
Que je voyois toujours propres, lestes, pimpantes ;  
Et qui, pour soutenir l'éclat de leurs atours,  
Sur l'anse du panier faisoient d'habiles tours.

(La Maltôte des cuisinières.)

Depuis le commencement de Caresme, je perds plus de dix escus, car ma maîtresse va tous les jours à la halle, et moy après elle, avec un grand panier, je ne gaigne pas pour faire mettre des bouts à mes souliers, depuis que je ne gouverne plus *l'anse du panier*.

(La Response des servantes, p. 6.)

Cela dit, l'explication de *faire danser l'anse du panier* se donne facilement.

En effet, au quinzième siècle, comme on le voit par les vers suivants, empruntés à Eustache Deschamps (*Miroir de mariage*, p. 67 et 68,) on exprimait la même idée par *battre le cabas* :

Ainsi comme on bat le cabas  
A ceuls qui ne scevent le prix  
Du marchié, tant qu'ils ont appris  
D'une pouaille, ou un chapon,  
Ou une espaulle de mouton  
Coustent III s. et demy,  
Les VI d. seront pour my  
Qui suis servens, pour my esbatre.  
Ainsi seult on le cabas battre,  
Bat on, et l'en a sceuvent fait  
A ceuls qui ne scevent ce fait.

Or, *battre*, dans la langue familière, est exprimé fréquemment par *faire danser* ; le *cabas* c'est un panier, dont la partie, *l'anse*, peut se dire pour le tout, comme on dit une *voile* pour un *vaisseau* : on a rajeuni *battre le cabas* en substituant *faire danser l'anse du panier*, locution qui, depuis longtemps déjà, l'a emporté.

Il paraît qu'on dit aussi *faire danser les anses du panier* : car on trouve dans une lettre reproduite par M. Ch. Nisard (*Curios. de l'étymol.*, p. 214 :)

Quelle est l'origine de cette locution : *faire danser les anses du panier*, si redoutée des ménagères ?

Mais ceci n'a rien qui doive étonner : comme le *cabas* a deux anses, et que *battre le cabas* a précédé *faire danser l'anse du panier*, cette dernière locution a pu avoir une forme intermédiaire où *anse* était au pluriel.

## SOULTE

Le mot *soulte*, terme de finances, désigne l'argent qu'il faut donner pour la conversion des rentes.

On lit ce qui suit dans le *Glossaire du droit françois* par Delaurière (1659) :

Il est traité de cette *soulte* en l'échange d'héritages feudaux ou sonsuels, et quand il est question du retrait lignager ou de partage, ou de compter deniers, pour connoître si l'échange a été fait but à but sans retour, ou sans tournes de deniers : et si l'échange est pur. Aussi ce retour s'appelle *soulte*.

(Vol. II, 383.)

Ainsi ce mot avait deux formes, *soulte* et *soulde*.

Du Cange nous fournit l'étymologie de ce dernier ; *soulde* n'est autre chose que *solidata* (de *solidare*, dans le sens de régler un compte, qui, sous les formes *sodée*, *soudée*, *soldée*, s'est dit d'abord du paiement des soldats, comme le montrent ces exemples :

Qui veut *sodées*, ne demorer à mi,  
Or et argent aura à son plessir.

(Rom. de Garin.)

Et les *soudées* departoit.  
As sergens et as chevaliers.

(Philippe Mouskes.)

A chascun a doné *soldées*  
Ou en deniers, ou en denrées.

(Rom. de Blanchaudir.)

## QUAND ON N'EST PAS RICHE



Carlo.—Faut pourtant fêter le jour de l'an.



Plus de misère pour les pauvres gens. Hourrah !

## LE LION MANQUÉ

ENTRE MARSEILLAIS

La scène se passe devant un café de la Cannebière, deux Marseillais prennent le vermouth à une table ; à côté d'eux un officier de l'armée d'Afrique sirote son absinthe.

—Té, Marius ! doé tu viens ?

—Eh ! d'Afrique, mom bon !

—Et tu faisais là-bas ?

—Ze sassais.

—Et quoi donc ?

—Le lion, mom bon !

—Et commengn ?

—Le premier zour, après dézeuner, ze fume une cigarette et ze me dis : Té ! tu vas aller à l'affutte. Ze vais à l'affutte : il vient un lion. Pangn ! ze le vise et ze le tue. Le soir après dîner, ze fume une cigarette et ze retourne à l'affutte ; il vient un lion. Pangn ! ze le vise et ze le tue. Le lendemain après dézeuner, ze fume une cigarette, et ze vais de nouveau à l'affutte. Il vient un lion. Pangn ! ze le vise et ze le tue...

L'officier.—Sacrebieu !... S'il tue encore un lion je lui f... mon pied dans le dos !

Marius. (feignant de ne pas avoir entendu.)—Le soir, après dîner, ze fume une cigarette et ze vais à l'affutte. Il vient un lion. Pangn ! ze le vise et ze le manque !

## ALPHABET DU MARIAGE

Le jour où l'on nous mari  
Je m'en souviens monsieur l'a  
Quand la messe fut commen  
Nous dit : il faudra vous ai  
Madame, vous obéir  
A votre époux, à votre ch  
Puisqu'il ne pourra plus chan  
Pour éviter qu'il ne vous l  
Ayez toujours l'air très gent  
Montrez un front pur qui rou  
Evitez tous les mauvais  
C'est ainsi que toujours près d'  
Retenant son époux qui l'  
Une femme évite sa  
S'il lui tourne pourtant le d  
Et s'il se met à la trom  
Qu'elle ne se croit pas vain  
Qu'elle lui montre meilleur  
Et l'enchaîne par la tendr  
En lui voyant tant de bon  
Il en deviendra tout conf  
Son amour sera retrou  
Le ménage aura le beau f  
En France comme en pay  
Il faut s'aider pour qu'on noue

A  
B  
C  
D  
E  
F  
G  
H  
I  
J  
K  
L  
M  
N  
O  
P  
Q  
R  
S  
T  
U  
V  
X  
Y  
Z

## LE TEMPÉRAMENT D'APRES LE RIRE

Nous avons déjà publié plusieurs réflexions physiologiques sur le rire.

L'idée n'est pas neuve : en 1662, un abbé avait publié une étude sur le tempérament d'après le rire.

Il paraîtra peut-être curieux à nos lecteurs de mettre ces jugements en parallèle.

Voici ce que l'on pense dans notre temps :

Les personnes qui rient en *ha* sont loyales, aiment le bruit et le mouvement et sont parfois d'un caractère versatile et changeant.

En *hé*, flegmatiques et mélancoliques.

Le rire en *hi* est celui des enfants, des personnes naïves, serviables, timides, irrésolues.

En *ho*, c'est le propre des généreux et des hardis.

En *hu*, des misanthropes.

Voyons maintenant ce que disait Damascène en 1662.

Le rire en *hi* est celui des mélancoliques.

En *hé*, des bilieux.

En *ha*, des flegmatiques.

En *ho*, des sanguins.

Il n'avoit peut-être pas tout à fait tort.

A vous, lecteurs, de juger celui des deux qui a pensé juste.

## UN TRUC DU JOUR DE L'AN



—Ah ! satané farceur, va ! qui se rend bien malade pour s'éviter de donner des étrennes !... C'est pas bête, ça, veinard !

## UN DEGOUTE



—Ce polichinelle ne vous amuse donc plus, monsieur Albert ?

—Dame, non... il ressemble trop à mon parain.

## OUVERT LE DIMANCHE



—Oui, mon enfant, j'ouvre tous les jours.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

## QUATRIÈME PARTIE

## IX

(Suite.)

Cette réponse de manger une habitation parut si grotesque à Fleur-des-Bois, qui prit la métaphore au sérieux, qu'elle ne put, malgré la tristesse que lui causait le départ de de Morvan, s'empêcher de sourire : elle crut avoir affaire à un fou.

—Allons, je vois que vous êtes bien moins cruelle et bien plus spirituelle que je ne me l'étais figuré, reprit le jeune homme : vous acceptez, c'est convenu. Eh bien ! là, franchement, au point de vue de l'intérêt de votre amant, vous avez raison de le quitter. Vous ne sauriez vous imaginer combien sa liaison avec vous le rendait le chevalier ridicule et lui ôtait de sa valeur... Il vous affichait avec un platonisme ou une impudeur de plus déplorable en effet. Pas un de nous n'eût consenti à frayer avec lui ; on le méprisait.

De toute cette réponse, Fleur-des-Bois ne comprit qu'une seule chose ; que sa liaison avec de Morvan était nuisible à ce dernier. Alors elle s'expliqua la tristesse du jeune homme, l'éloignement que par instants il montrait pour elle.

Cette prétendue découverte lui causa une douleur profonde, et si ce n'eût été la présence d'un inconnu, la pauvre enfant eût éclaté en sanglots ; son instinct exquis l'avertit qu'elle ne devait pas laisser un étranger être témoin de son désespoir.

—Ah ! mon chevalier Louis, combien j'ai dû te rendre malheureux ! murmura-t-elle. Que tu as été bon pour moi ! avec quelle patience tu as supporté ma présence ! Insensée que j'étais ! Comment ne me suis-je pas aperçue plutôt que la société d'une fille comme moi ne te convenait pas !... Que mon ignorance a dû te peser, t'humilier !... Oh ! j'aurai du courage !... je saurai me sacrifier à ton bonheur !... J'en mourrai, je le sais, n'importe ! au moins tu seras heureux !...

Jeanne, prenant son élan, s'enfuit en laissant là le jeune homme ébahi !

Après une course rapide de quelques minutes, l'infortunée se laissa tomber par terre ; elle était folle de désespoir !

Pendant longtemps Jeanne pleura ; ses sanglots l'étouffaient. Enfin, elle se releva, et jetant un dernier regard voilé de larmes sur l'habitation de Montbars, elle s'éloigna sans retourner la tête.

## X

A l'approche de la nuit, de Morvan, inquiet de l'absence prolongée de Jeanne, sortit pour aller à la recherche de la jeune fille. En vain, il parcourut les environs de la ville qu'ils choisissaient d'ordinaire, Fleur-des-Bois et lui, pour but de leurs promenades ; en vain, il interrogea les esclaves et les habitants qu'il rencontra, il ne découvrit rien, n'obtint aucun renseignement.

Une pensée rassura bientôt le jeune homme ; il s'imagina que, pendant qu'il la cherchait, Jeanne était retournée à l'habitation de Montbars ; il rebroussa aussitôt chemin et hâta le pas.

En passant le long du port, de Morvan jeta machinalement les yeux sur la mer ; il vit un petit navire caboteur, affrété pour le service

de la côte, qui mettait à la voile ; sur le pont se dessinait une forme vaporeuse et blanche. De Morvan s'arrêta court ; un triste pressentiment l'avait saisi au cour.

—Jeanne ! ma sœur ! s'écria-t-il de toute la force de ses poumons, est-ce toi ?

Quelques secondes s'écoulèrent sans que le chevalier reçût aucune réponse. Il allait renouveler sa question, quand, portés par la brise de mer, les mots : " Adieu pour toujours ! " parvinrent à ses oreilles. Le doute ne lui était plus possible ; cette voix était bien celle de Jeanne : Jeanne l'abandonnait ! Au même instant, le petit navire orientait ses voiles et s'éloignait en courant une bordée pour aller chercher le vent.

De Morvan parcourut la grève d'un rapide regard : pas une embarcation ne se trouvait à sa portée. Un moment il eut la folle pensée de jeter à la nage.

Immuable, anéanti, il resta sur la plage jusqu'à ce que le caboteur eût disparu dans les ténèbres ; alors il reprit lentement le chemin de l'habitation du fibustier.

—Cette douleur manquait à ma vie, cette dernière désillusion à mon âme, se disait-il, la tête en feu et le cœur violemment agité. Laurent aurait-il raison ? Aimer et croire, n'est-ce pas jouer un rôle de dupe et vouloir être victime ? Que j'ai été naïf jusqu'à ce jour, de prendre ainsi la vie au sérieux ! Oui, Laurent est un esprit supérieur. Ce que l'on appelle le bonheur n'existe pas ici-bas ! Le but que doit poursuivre l'homme intelligent est d'arriver d'abord à l'anéantissement de sa sensibilité, pour n'avoir plus ensuite à s'occuper qu'à satisfaire ses caprices... Fleur-des-Bois me trahira ainsi ! Ai-je bien ma raison ? Ne suis-je pas le jouet d'une hallucination, d'un rêve ?

Lorsque de Morvan arriva à l'habitation, Montbars, qui l'attendait pour souper, ne put, à sa vue, retenir une exclamation de surprise.

—Que t'est-il donc arrivé, enfant ? lui demanda-t-il avec intérêt. Tu es pâle et défait comme un homme qui vient de commettre un crime ou de subir une immense douleur.

—Tu te trompes, Montbars ; je n'ai été ni criminel ni malheureux. Depuis que je t'ai quitté, aucun événement digne d'être rapporté n'a marqué dans ma vie.

—Où est donc Fleur-des-Bois ? demanda Montbars.

—Je crois qu'elle est partie, répondit le jeune homme en affectant une indifférence que démentait le tremblement de sa voix. Dame ! tu conçois, Montbars, son séjour ici ne pouvait être éternel. Elle s'ennuyait ; elle aura sans doute été rejoindre le beau Laurent...

—Oui, tu as raison, cela doit être, dit froidement Montbars.

De Morvan, en attaquant Fleur-des-Bois, espérait que l'ancien boucanier prendrait sa défense ; la réponse de Montbars l'exaspéra.

—Fleur-des-Bois aller rejoindre Laurent ! s'écria-t-il avec une indignation pleine de véhémence, c'est là une infâme calomnie, un odieux mensonge ! Autant vaudrait prétendre que la colombe recherche la société de l'épervier, que la gazelle court après le tigre. Fleur-des-Bois, Montbars, est un ange de dévouement, de candeur, de bonté. Jamais tu n'as soupçonné la beauté de son âme ! Rien ne lui est comparable dans l'humanité entière ! Parler d'elle comme d'une femme ordinaire, c'est commettre un blasphème.

—Pauvre Louis ! dit froidement Montbars, comme tu dois être malheureux !... Allons, enfant, du courage ! Je conçois, quoique je ne les aie jamais éprouvés, les tourments que tu endures. Fleur-des-Bois, j'en suis persua-

dé, est digne de ton amour. Pourquoi est-elle partie ? Je l'ignore, et peu importe ! L'essentiel, c'est qu'entre l'avenir et toi il n'y ait plus un lâche amour qui arrête ton élan et amollisse ton courage. Jamais je n'aurais songé à éloigner Fleur-des-Bois, car tu lui dois la vie ; mais je voyais sa présence ici avec peine. Je considère son départ comme un immense bonheur pour toi. Enfant, l'amour est un sentiment qui conduit droit au suicide de l'intelligence. Dans quelques années, lorsque Fleur-des-Bois, dépouillée de sa poétique et séduisante innocence, serait devenue une femme comme toutes les autres, c'est-à-dire une créature vulgaire, accessible à la vanité, dominée par les mesquines passions du monde tu te serais réveillé de ton extase, brisé, vieilli et ayant perdu avec ta fougue et ta jeunesse, ce feu sacré de l'enthousiasme qui fait les hommes grands !... Une nature énergique comme la tienne peut braver de violentes douleurs, sortir victorieuse de rudes épreuves, mais elle est incapable de résister à la mortelle torpeur qui suit fatalement tout amour qui s'éteint de soi-même et meurt de satiété... Louis, je ne voudrais pas te tromper, je t'aime trop, quoique tu en dises, pour songer à faire de toi un instrument utile à l'accomplissement de mes desseins ; tu es le fils de mon frère, le seul lien qui me rattache à l'humanité, je te parle avec mon cœur. Louis, le bonheur sur la terre n'existe qu'autant que l'on est parvenu à se créer un but, à donner une direction et un aliment à son activité. Tu m'accusais naguère d'ambition, et je ne te cacherai pas que ce reproche m'a été, sur le moment, extrêmement sensible. Eh bien ! oui, je l'avoue, je suis ambitieux ! Sans l'amour de la gloire, sans l'excitation de la lutte dans laquelle je suis engagé, que serait pour moi l'existence ? Un supplice intolérable !... Entre dans mes yeux, passionne-toi pour la grandeur de mon œuvre, partage mes fatigues, mes travaux, mes dangers, et alors, seulement alors, tu sauras ce que c'est que vivre.

L'enthousiasme est un sentiment contagieux. De Morvan, captivé par la parole de Montbars, crut entrevoir dans le lointain un allègement à son désespoir, une distraction à sa douleur : il ne repoussa donc pas les avances de l'illustre chef de la fibusterie.

—Montbars, lui répondit-il, je consens à m'incliner devant ton expérience, je suis prêt à suivre tes conseils. Qu'ordonnes-tu ?

—Que tu t'engages à ne plus jamais revoir Fleur-des-Bois.

—Ne plus revoir Fleur-des-Bois ! répéta de Morvan indigné et stupéfait tout à la fois. Tu exiges trop, Montbars !... Pourquoi ne pas me demander ma vie ?

L'ancien boucanier haussa les épaules d'un air de pitié ; après un court silence, il reprit :

—Ta blessure est plus profonde encore que je ne le supposais ; ta faiblesse a besoin de ménagement extrêmes. Voyons donc jusqu'à quel degré d'abaissement ton amour t'a fait tomber, si, à défaut de ton courage engourdi, il te reste encore assez de fierté au cœur pour ne pas te courber et t'incliner humblement devant un outrage ?

—Je ne comprends pas, Montbars, que veux-tu dire ?

—Je désire savoir si, en présence de l'indifférence, de l'oubli ou du dédain de Fleur-des-Bois, toi, le comte de Morvan, tu demanderas grâce ? Si Jeanne ne revient pas à toi, iras-tu à elle ?... Réponds !

Le jeune homme hésita ; toutefois conseillé par le dépit, se rappelant des preuves nombreuses, irrécusables de dévouement et d'amour que lui avait données Jeanne, persuadé enfin qu'elle ne pouvait tarder à se repentir de sa fuite :

—Je m'engage, Montbars, répondit-il, à ne

jamais revoir Jeanne si sa volonté seule la tient loin de moi. Je me hâte d'ajouter, car je ne voudrais pas, en présence de ta franchise, conserver une arrière-pensée, que du jour où Fleur-des-Bois me redemandera mon affection, elle la retrouvera grande encore par l'absence.

—Cela me suffit, Louis. Les femmes possèdent le don de l'oubli et poussent l'amour de l'inconnu jusqu'à l'extrême. Que Jeanne rencontre un nouveau visage sur sa route, et elle ne reviendra pas.

De Morvan se contenta de sourire sans essayer de combattre l'opinion émise par Montbars. Son cœur l'assurait que le boucanier se trompait et que bientôt le retour de Fleur-des-Bois prouverait l'injustice de ce jugement.

Pendant les premiers jours qui suivirent cette conversation, de Morvan fit assez bonne contenance : les vents contraires, la durée du voyage, la difficulté de retrouver tout de suite un nouveau navire caboteur, expliquaient et motivaient suffisamment le retard de Jeanne.

Un mois, puis deux, s'écoulèrent sans amener aucun changement dans la position des choses ; de Morvan commença à douter.

Triste, pensif et silencieux, il passait la plus grande partie de la journée, assis sur la plage, à interroger l'horizon d'un œil avide et désolé. A chaque voile qu'il apercevait, son cœur battait avec violence. Bientôt le navire grandissait, de joyeux matelots ou de hardis flibustiers débarquaient, la chanson aux lèvres ou le fusil sur l'épaule... Jeanne ne revenait pas.

La nuit arrivée, le malheureux jeune homme regagnait tristement l'habitation de Montbars, s'asseyait devant le souper somptueusement servi qui l'attendait, mangeait quelques fruits, puis, toujours silencieux, il se retirait dans son appartement.

L'ancien boucanier, soit calcul, soit délicatesse, respectait la douleur du chevalier, et ne lui adressait jamais une parole qui eût rapport à son amour pour Fleur-des-Bois : il semblait, — certain que cela ne pouvait manquer d'avoir lieu, — attendre que cette passion, faute d'aliment, se fût consumée d'elle-même.

Un jour, — les premières lueurs de l'aube éclairaient à peine l'horizon, — un violent coup frappé à la porte de sa chambre réveilla de Morvan qui, après une longue nuit d'insomnie, et vaincu par la fatigue, s'était enfin endormi.

Presque aussitôt Barbe-Grise entra.

A la vue du père de Fleur-des-Bois, de Morvan eut une grande joie mêlée d'un véritable remords. Que voulait Barbe-Grise?... Le boucanier ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude.

—Chevalier Louis, lui dit-il de cette voix trainante qui ne l'abandonnait jamais, je viens vous avertir que Fleur-des-Bois se meurt !... Si vous désirez la revoir, il n'y a pas un instant à perdre.

De Morvan poussa un cri terrible et d'un bond se précipita en bas de son lit.

—De grâce, parlez ! s'écria-t-il en saisissant vivement le boucanier par le bras. Qu'est-il arrivé ? que s'est-il passé ?... Mais parlez donc !

—Il ne s'est rien passé, répondit Barbe-Grise avec son flegme habituel et sans montrer la moindre émotion. Jeanne est amoureuse de vous ; vous l'avez repoussée... Cela la chagriner, elle est tombée malade, et la maladie a fait de grands progrès ; voilà tout !

Il est inutile d'essayer de peindre les sentiments contraires et violents que la réponse du boucanier causa à de Morvan : c'était une joie délirante mêlée à un désespoir effrayant !

—Viendrez-vous ? lui demanda tranquillement Barbe-Grise.

—Partons ! s'écria de Morvan qui, après s'être habillé à la hâte, s'élança la tête nue vers la porte de sortie.

Barbe-Grise l'arrêta.

—J'ai faim et je suis fatigué, lui dit-il ; je ne me remettrais en route qu'après m'être reposé et avoir déjeuné.

Le boucanier garda un instant le silence, puis, frappant doucement sur l'épaule du jeune homme qui marchait devant lui pour lui montrer le chemin :

—Vous aimez donc Fleur-des-Bois ? lui demanda-t-il froidement.

—Si je l'aime ! s'écria de Morvan avec un cri parti du cœur ; puis il s'arrêta court : il venait de se rappeler qu'il parlait au père de sa victime.

—Alors, puisque vous l'aimez, reprit toujours aussi tranquillement Barbe-Grise, pourquoi l'avoir repoussée ? Il fallait le lui dire... Vous lui auriez évité une maladie, et à moi vous m'auriez épargné l'ennui d'un voyage.

Cette réponse de Barbe-Grise surprit de Morvan, qui un moment fut tenté de croire à un piège. Il ne savait pas encore jusqu'à quel point inouï la vie rude et solitaire des boucaniers effaçait en eux les traditions de leur jeunesse. Il ignorait que les lois sacrées de la société, les bienfaits de la civilisation n'apparaissent plus à ces hôtes sauvages des forêts que comme des entraves ridicules et gênantes.

Barbe-Grise éprouvait, certes, pour sa fille une affection sincère, mais pourvu qu'il vit les couleurs de la santé briller sur son visage, le sourire entr'ouvrir ses lèvres, cela lui suffisait : des pensées, des rêves, des aspirations de Fleur-des-Bois, il ne s'en inquiétait pas : elle se portait bien, donc elle était heureuse.

Jeanne, retenue par une profonde pudeur instinctive, n'aurait pas avoué à son père son propre amour pour de Morvan : aux questions de Barbe-Grise sur le dépérissement de sa santé, elle s'était contenté d'opposer de banales raisons.

Casque-en-Cuir, à qui la jalousie donnait une perspicacité momentanée bien supérieure à son épaisse et courte intelligence, devina le premier le secret du mal de Jeanne.

—Parbleu ! dit-il brutalement à Barbe-Grise, si le muguet aux beaux habits était ici, Fleur-des-Bois retrouverait bien vite sa gaieté passée.

Cette révélation, confirmée par la rougeur et l'embarras de Jeanne, fut un trait de lumière pour le boucanier. Il nettoya son fusil, se munit d'une ample provision de poudre et de balles, embrassa Jeanne, siffla ses chiens favoris, et sans prononcer un mot se mit en route.

Puisque sa fille était malheureuse parce qu'elle regrettait un amant, quoi de plus simple que d'aller lui chercher cet amant ?

Cette pensée parut à Barbe-Grise tellement logique et naturelle, qu'il ne se donna même pas la peine de l'approfondir.

Les navires caboteurs, retenus par la crainte d'être capturés par les croiseurs espagnols, étant fort rares, Barbe-Grise se résolut à accomplir son voyage par terre.

La distance qui séparait son habitation du Cap était de près de soixante lieues, et il lui fallait passer à travers la grande savane ; la perspective de ces fatigues et de ces dangers ne l'arrêta pas un instant ; le boucanier était, à sa façon, un excellent père.

Montbars, malgré l'empire inouï qu'il savait exercer sur lui-même, ne put dissimuler le dépit, la mauvaise humeur que lui causa l'arrivée de son veil ami le boucanier.

Plusieurs fois, pendant le cours du déjeuner, il essaya de retenir de Morvan : employa en vain l'ironie, la tendresse, la ruse ; le

jeune homme resta inébranlable. Quant à Barbe-Grise, occupé à satisfaire son vigoureux appétit, il ne se mêla en rien à la conversation et n'essaya pas une fois de combattre les objections que Montbars opposait à la résolution de son neveu.

Seulement, lorsqu'il se leva de table, il dit tranquillement à de Morvan :

—Je suis enchanté, mon jeune ami, que vous n'ayez pas écouté Montbars, cela m'épargne l'ennui de vous brûler la cervelle ! Vous figurez-vous donc, continua le boucanier avec le même flegme, et en remarquant l'étonnement du chevalier, que je serais reparti seul ! Certes, non ! Je vous aurais tué ! Jeanne, en ne conservant plus l'espérance de vous revoir, se serait consolée à la longue. Après tout, je préfère de beaucoup vous savoir vivant. Jeanne sera tout de suite heureuse.

Une heure plus tard, de Morvan prenait congé de Montbars et se disposait à suivre le boucanier, lorsque le Bas-Breton Alain équipé en costume de voyage, se présenta devant son maître.

Le Penmaakais avait l'air radieux.

—Je vais donc reboire du cidre et revoir le portrait de ma bonne sainte Anne-d'Auray ! lui dit-il.

Avant de se séparer de son neveu, Montbars lui fit présent d'une admirable carabine, et, l'embrassant avec tendresse :

—Au revoir, Louis, lui dit-il, bientôt, crois-moi, nous nous retrouverons réunis ! Oh ! ne te récrie point ! Tu ne connais pas mes projets ! D'ici à peu de temps, tu viendras me demander à servir sous mes ordres ! Je parle avec certitude de cause. Adieu ! Encore une fois, me voici seul !

—Non, Montbars, répondit le jeune homme, je te laisse avec ton ambition !

—Mon ambition et ma vengeance ! dit le flibustier en s'éloignant brusquement. Chevalier, au revoir !

## XI

La distance qui séparait l'habitation de Barbe-Grise du Cap était, je l'ai déjà dit, d'environ soixante lieues. Non seulement ce long parcours offrait au hardi piéton qui osait l'entreprendre de sérieux obstacles, mais il présentait encore de grands dangers.

Les obstacles, sans compter la difficulté qu'il y avait à se diriger à travers un pays sauvage et désert, étaient la faim et la soif ; les dangers, la rencontre des compagnies ennemies.

De Morvan ignorait ces particularités ; mais les eût-il connues, que cela n'aurait pas refroidi son ardeur ; Fleur-des-Bois se mourait, dès lors que lui importait de succomber sous les atteintes de la soif ou sous le fer d'une lance espagnole.

Quant à Barbe-Grise, du moment où il avait senti la nécessité et pris la résolution d'aller chercher l'homme dont la présence devait, selon lui, sauver sa fille, il avait fait stoïquement le sacrifice de sa vie.

Le jour même, le boucanier, de Morvan et Alain se mettaient en route.

Après l'*Atalaye*, le dernier endroit habité où ils arrivèrent le soir même, les compagnons de route se trouvèrent devant l'immensité des grandes savanes naturelles du Goave.

Si Fleur-des-Bois n'avait pas besoin de votre présence dit Barbe-Grise, je vous guiderais par le plus court chemin, je couperais la savane en droite ligne, sans m'inquiéter le moins du monde des embuscades que nous pourrions rencontrer. Mais vous êtes nécessaire au rétablissement de Jeanne ; je dois donc user de prudence et vous exposer le

moins possible ! Quoique cela allonge de beaucoup notre chemin, nous cotoierons les bords de la rivière de l'Artibonite.

Le chevalier essaya, dans son impatience de revoir Fleur-des-Bois, de combattre la résolution du boucanier ; ce fut peine perdue : Barbe-Grise persévéra dans sa prudence.

Il y avait environ cinq heures que les trois hommes s'étaient engagés dans le désert, et le soleil commençait déjà à disparaître, lorsque Barbe-Grise, qui marchait en avant, s'arrêta court et parut écouter avec attention.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda de Morvan en le rejoignant.

— On vient de tirer deux coups de feu, répondit le boucanier.

— Et d'après vous, cela signifie ?

— Rien encore, cela m'annonce seulement que la savane n'est pas solitaire ; or, comme de tous les animaux l'homme est certes le plus cruel et le plus féroce, il faut nous tenir sur nos gardes.

— M'est avis, dit Alain, que nous devrions rebrousser chemin. Se donner des coups sans profit, c'est bête !

Le boucanier haussa les épaules et continua d'avancer sans répondre. Barbe-Grise aimait, certes Fleur-des-Bois, et le sacrifice momentané qu'il lui faisait de sa haine nationale était la meilleure preuve qu'il pût lui donner de son affection : toutefois, du moment où, malgré sa prudence, il se trouva devant la perspective d'une rencontre avec les Espagnols, ses instincts de boucanier se réveillèrent avec une force irrésistible, qui domina en lui tout autre sentiment.

Quoique son calme fût le même, une rougeur à peine imperceptible se mêla au hâle de son visage ; son regard, ordinairement terne et insignifiant, s'anima, un sourire de contentement passa sur ses lèvres, et il se mit à caresser instinctivement de sa main osseuse le long canon de son fusil.

Bientôt de nouvelles détonations, — cette fois parfaitement distinctes, — arrivèrent, portées par le vent, aux oreilles des trois compagnons de voyage.

— Eh bien ! demanda de nouveau de Morvan, tout en amorçant la carabine que lui avait donnée Montbars.

— Eh bien ! ce sont heureusement des amis répondit Barbe-Grise avec un soupire de regret.

— Des amis !. . . qui vous le donne à supposer ?

— Croyez-vous donc qu'il soit possible de se tromper à la voix d'un Brachie ou d'un Gélina ! Ce sont des Frères-la-Côte qui chassent.

En effet, une demi-heure s'était à peine écoulée, que les voyageurs atteignaient un *boucan* improvisé aux bords de la rivière de l'Artibonite.

## XII

De Morvan, qui jamais encore n'avait vu de boucan, regarda avec une curiosité extrême l'informe et grossière construction connue sous ce nom.

C'était une espèce de loge d'environ trente pieds de long sur vingt de large, recouverte de *taches* ou queues de palmistes formant l'éventail. De cette loge s'échappait, avec une fumée épaisse, une odeur extrêmement désagréable.

Barbe-Grise entra aussitôt dans le boucan ; le chevalier le suivit.

Tout autour du boucan, des lanières en chair de sanglier, suspendues à des bâtons attachés en travers, cuisaient, ou, pour mieux dire, se boucanaient au feu d'un brasier circulaire allumé par terre. Ce brasier, alimenté avec des os et des peaux de sanglier, produi-

sait une fumée tellement épaisse, que de Morvan fut obligé de sortir presque aussitôt.

— Pourquoi donc demanda-t-il à Barbe-Grise, vos collègues, ne se servent-ils pas de bois seulement pour leur feu ?

— Parce que le sel qui se dégage de ces peaux et de ces os s'attache à la viande et lui donne une grande saveur. Ma foi, je ne suis pas fâché d'avoir rencontré des frères. Rien ne repose de la fatigue d'une longue marche comme de manger un morceau de sanglier boucané. Voulez-vous que j'ordonne à l'engagé de nous servir tout de suite notre repas ?

— De quel engagé parlez-vous ? . . .

— Mais de celui qui est de garde dans le boucan.

— Quoi ! il y avait un homme dans cette loge ? Je ne l'ai pas aperçu. Comment fait donc ce malheureux pour pouvoir supporter une pareille atmosphère sans mourir asphyxié ?

— L'homme, quand il est dominé et guidé par une volonté ferme, s'habitue à tout, répondit tranquillement Barbe-Grise. Nous avons une façon d'élever nos *engagés* qui les endurent à la fatigue et les rend propres à tout ce que nous voulons d'eux . . .

— Quelle est cette façon ?

— D'exercer continuellement leur force, de les nourrir très-bien et de leur casser la tête d'un coup de mousquet quand ils hésitent à nous obéir !

Une demi-heure à peine après l'arrivée des trois voyageurs au boucan, les Frères-la-Côte revinrent de leur chasse. La présence de Barbe-Grise parut leur être fort agréable et leur causer un sensible plaisir.

Depuis quand donc fréquentez-vous ces parages ? leur demanda le père de Fleur-des-Bois.

— Depuis quinze jours. Nous nous sommes réunis au nombre de dix pour explorer les bois qui bordent la rivière de l'Artibonite, et jusqu'à présent nous n'avons pas eu à nous plaindre. Nous avons abattu près de trois cents taureaux sauvages, sans compter un nombre double de sangliers ! Demain soir, nous devons lever le camp, et nous enfoncer plus avant dans la savane. Tu viens sans doute te joindre à nous ? . . .

— Non, Je suis en voyage.

— Seul ? demanda un boucanier avec un étonnement marqué.

— Pas précisément, ces deux jeunes gens m'accompagnent, répondit Barbe-Grise en désignant de Morvan et Alain.

— Traverser à trois la savane, c'est trop tenter le sort, dit le boucanier. — Crois-moi, Barbe-Grise, si tu tiens à arriver sain et sauf reste avec nous jusqu'à après-demain matin. Il y a une compagnie espagnole qui rôde, avec de mauvais desseins, dans les environs. Après-demain nous devons justement nous diriger du côté de ton habitation ; de cette façon, tu n'auras pas de danger à courir !

Les autres boucaniers présents à cette conversation appuyèrent avec tant de force l'avis de leur compagnon, que Barbe-Grise dut céder ; il savait que les Frères-la-Côte n'étaient pas gens à s'intimider de peu, et dans leur bouche le mot danger signifiait une mort à peu près inévitable.

De Morvan, vivement contrarié de ce retard, s'y opposa de toutes ses forces ; mais il lui fut impossible de vaincre la résolution de Barbe-Grise, qui se contenta de lui répondre :

— Jeanne a trop besoin de votre présence pour que je risque inutilement de vous faire tuer. C'est bien le moins qu'après m'être si fort dérangé pour aller vous chercher ; je vous conserve encore vivant ! . . .

Le chevalier voyant qu'il n'avait pas à espérer de venir à bout de l'obstination de Barbe-Grise, tourna toute son attention sur

les boucaniers, afin de se distraire des tristes pensées que ce retard si nécessaire éveillait dans son esprit.

Ces intrépides et infatigables chasseurs ressemblaient à ceux qui, lors de son arrivée devant l'île de la Tortue avec Montbars, étaient montés à bord du navire. Une grande cordialité et un ton de franchise extrême régnaient entre eux : il y avait aussi dans leur maintien quelque chose de grave et de sérieux qui surprit le jeune homme : les boucaniers lui parurent être, sous le rapport moral, de beaucoup supérieurs aux flibustiers proprement dits : il ne se trompait pas.

Avant de procéder à l'opération si agréable pour eux du souper, les boucaniers brochetèrent les peaux de taureaux, produit de la chasse du jour, et que leurs engagés ou serviteurs avaient rapportées. Brocheter un cuir, c'était l'étendre d'abord sur la terre, le côté écorché exposé à l'air, puis l'attacher ensuite tout autour au moyen de soixante-quatre chevilles qui le tenaient fortement tendu, en enfin de le frotter avec de la cendre mêlée de sel.

Ce travail terminé, le souper commença.

Du fond d'une chaudière, le seul ustensile de cuisine que les boucaniers emportaient dans leurs expéditions, un engagé retira, au bout d'un morceau de bois pointu, un énorme filet de vache qui cuisait à l'étouffé depuis le matin. Une fois cette pièce de résistance déposée sur une *tache* de palmiste, le serviteur versa dans une vaste calebasse la graisse bouillante qui se trouvait au fond de la chaudière, puis il exprima dans cette sauce naturelle le jus de plusieurs limons et y jeta une poignée de piments hachés : cela se nommait une *pimentade*.

Les boucaniers, armés de leurs couteaux et d'une brochette de bois, — invention qui remplaçait la fourchette, — s'assirent en rond autour de l'énorme quartier de viande, qu'ils se mirent à attaquer avec vigueur. Leur appétit à moitié satisfait, ils passèrent à un morceau de sanglier boucané.

Alain, à la vue de la couleur rosée de cette viande préparée d'une si singulière façon, à l'arôme agréable qu'elle exhalait, à son goût exquis, ne put retenir un cri d'admiration et de joie. Le fait est que ce mets était réellement délicieux.

Le repas achevé, les boucaniers allumèrent leurs pipes et firent place à leurs engagés ; puis, pendant que leurs serviteurs se restauraient, ils établirent un but et se mirent à tirer au blanc.

De Morvan fut abasourdi de leur merveilleuse adresse, qui lui expliqua parfaitement la crainte qu'ils inspiraient aux Espagnols.

Enfin la nuit venue, chaque boucanier se retira, soit seul, soit avec son matelot, dans une tente en toile, que son engagé avait dressée pendant que lui se divertissait à la cible.

Les serviteurs et les chiens se couchèrent à l'entour des tentes ; des sentinelles, relevées de deux heures en deux heures, veillaient à la sûreté du campement.

Le lendemain, au point du jour, un peu avant quatre heures, tout le monde fut debout, et l'on se mit en chasse. Il s'agissait de faire une nouvelle battue dans le bois qui bordait la rivière. De Morvan, vivement intéressé par ce spectacle si nouveau pour lui, se mit à la suite d'un des plus experts et des plus fameux dans son art. Ce chasseur, qui se nommait Desrosiers, possédait six engagés et une meute de vingt-cinq chiens.

(A suivre.)

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradus compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITÉS**

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Laguchetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, couvents, collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

**LORGE & CIE**



21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTÉS EN

Chapeaux,



Chapeaux,

Casquettes

Casquettes

ETC.

ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



PRIX TRÈS MODÉRÉS

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 6 Janv. Après-Midi et Soirée.

**LE FAMEUX DRAME A SENSATION**

— INTITULÉ —

**THE INDIAN MAIL CARRIER**

Excellente Compagnie, Jolie décors, Costumes, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—EDWIN ARDEN.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

**La Presse**

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre

**16,257 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

**EUARD & MACDONALD**

FABRICANTS DE

**Poeles, Fournaises**

— ET —

**USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL**

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

**LE POT "JEWELL RANGER"**

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTREAL

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE McGALE**

(RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de McGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. McGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduiront nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités; nous voulons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pourrez payer la différence, \$5.87 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le boîtier est garanti en Oroid solide, un métal qui ne peut être reconnu de l'or que par des experts; richement gravé, solide dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé et pleinement garanti. En en prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$30 pour \$5.87, et une pour rien si vous nous en vendez 6. A l'adresse: A. C. ROEBUCK & CO., 67 & 69 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES, ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N. B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.